

II<sup>e</sup> tome

Octobre 1911 Cette deuxième année d'internat ne provo-  
quait en moi aucun effroi préalable... , je re-  
trouvais mes compagnes, Marguerite et Suzanne surtout,  
Nous n'avions pas échangé beaucoup de correspondances  
pendant notre séparation, mais nous em-  
brassions de bon cœur aux retrouvailles.

En classe je reprenais contact avec plaisir  
avec deux externes: Marie et Geneviève. Le 3<sup>e</sup>  
trimestre <sup>de l'année précédente</sup> nous avait rapprochées. Notre commun  
penchant aux discussions et improvisations de  
toutes sortes avait créé une vive sympathie entre  
nous! - De quoi parlions nous?? Je ne me  
souviens pas!

Marie très grande et forte de carriage ap-  
partenait à la haute bourgeoisie de ce temps-là.  
Elle était euhée dans notre classe à Pégnes - Elle  
désirait passer des examens, ce qui ne cadrait  
pas avec son milieu. Jusqu'ici, une "institu-  
trice" à la Maison avait présidé à ses études et  
à celles de ses deux jeunes sœurs qui vinrent  
plus tard à l'Institution. Marie semblait très

heureuse d'être "en classe" - Bien qu'accompagnée  
jusqu'à la porte par une servante, elle échappait  
ainsi à la vie familiale - Vie très austère disait-on.  
Avec tact elle usait de sa liberté de bavarder et de  
rire, mais on sentait sa joie d'être parmi nous.



Geneviève était d'un autre calibre - Ses  
deux jeunes sœurs venaient <sup>en classe</sup> encore "accompagnées";  
mais elle s'était affranchie de cette sujétion -  
Elle arrivait pleine d'idées que son imagi-  
-nation illustrait à plaisir, et son humour  
provoquait nos rires et ceux du professeur -  
Elle lisait beaucoup, ce qui augmentait le  
charme de ses improvisations ! Ces deux  
élèves originales et pleines d'affection pour moi  
demandaient de la lumière à moi vis d'interne !

Une nouvelle externe, Marie Louise,  
vint s'installer aussi dans notre milieu de "pen-  
sionnaires" - Marie Louise était la fille unique  
de parents âgés : Ceux-ci se sont retirés à Bourg  
quand le Commandant Lectereq pris sa retraite,  
et se sont installés dans une ville proche de notre

Les Pensionnaires parlaient de notre Institut en disant "Le Pensionnat" et parfois "La Maison" - Les externes disaient "Le Secré Cœur"

de notre Institution. - Marie Louise, grande, mince, un peu voutée, de santé fragile, aimait tout de suite cette école dont la cloche, les jeux, qu'elle entendait par dessus le mur mitoyen qui nous séparait égayait sa vie monotone et quelque peu solitaire. Ses parents acceptèrent qu'elle vienne au "Secré Cœur" préparer son "Brevet Supérieur", (1) Elle en fut ravie, mais ce qui augmenta sa joie fut que notre Directrice permit qu'elle s'associe à nos récréations, et même qu'elle vint travailler à l'étude des jeudis. Elle ne participait jamais à nos jeux violents -- "Les Barres", "Vistre" -- (Ceci était une partie de cache-cache pour laquelle on nous lisait le droit de courir dans toute la propriété - effectivement on courrait à perdre hélium !..) Avec Marguerite elle se contentait de nous regarder cavaler et de nous exciter à atteindre le but ! - Mais en étude libre, elle jouait et gagnait "aux Dames", au jeu de l'oie, au "Jocynot" etc... - Marie Louise brodait aussi merveilleusement, et dessinait

meur encore - Naturellement nous fûmes amies,  
grandes amies: Me vitalité, mes bavardages ani-  
maient son âme facilement repliée sur elle-même,  
pareigne hop délicate et discrète! -

Elle m'a aidait au cours de dessin que  
je n'ai jamais pas. Un jour le professeur ouvrit un  
parapluie, sur une table, et nous pria de le re-  
produire: Je savais par cœur les lois de la pers-  
pective et comment se comportait l'image  
d'un objet placé sur la ligne d'horizon, ou  
au dessous ou au dessus! J'arrivais donc à  
peu près à dessiner le dôme de ce parapluie  
ouvert. Mais égarée sans doute par mon  
application, je traçai rapidement le  
manche du parapluie. Or l'extrémité de  
ce manche recourbé était posée ainsi:  et  
je l'estompais en sens inverse:  L'avais-je  
regardé seulement? Cette erreur me valut  
une sévère gronderie, et un zéro! - Mari-  
Louise en fut émue autant que moi. Je  
n'ose dire "plus", car elle souffrait de mes

étourderies et des sanctions qu'elles m'attiraient <sup>5</sup>

Quelques semaines plus tard, nous eumes à dessiner un plâtre -- C'était dans notre programme. Ce plâtre représentait une rosace, extraite de l'art grec. Le modèle était beau, mais il dépassait ma compétence! Je l'avais esquissé au cours, et nous devions rendre notre travail terminé huit jours après --

Je travaillais donc un soir d'étude, mon cahier de dessin de mon bureau pour m'appliquer sans enthousiasme à parachever ce dessin.

J'ouvre mon cahier ....

Le rosace s'étalait sur le page, dans toute sa splendeur. Les ombres étaient si nuancées que le relief du modèle était impeccable!

Ahurie, stupéfaite je regardais ma page sans pensée, sous le choc, -- un choc! d'une surprise féérique!

Je repris enfin mes esprits, et le lendemain j'embrassais M. Louise à son euhée en elask. Elle en était toute gênée.

6  
C'est ainsi que nous avons vécu nos dernières années scolaires. Quand, examens terminés, elle quitta sa vie d'écolière définitivement, elle m'offrit un dé en argent marqué à mes initiales. Je l'ai eue ce dé, mais il ne me servit jamais à faire les belles broderies qui ornaient les draps de son trousseau!

Ce dé ne fut pas son unique cadeau - j'y reviendrai.

Ces deux dernières années d'études se passèrent donc pour moi dans un climat d'amitié profonde simple et sûre. J'acceptais alors avec bon esprit notre vie d'internat = je devins môme, à ma grande surprise "Présidente de l'Infant de Marie", élue à l'unanimité par les membres de la Congrégation. J'étais déjà "Infant de Marie" avec mes sœurs dans notre ancienne paroisse, mais au Peusiennat, j'avais du attendre ma 2<sup>ème</sup> année de présence pour être admise dans ce cénacle. Nous portions alors sur nos tabliers <sup>noirs</sup> un large ruban blanc terminé par une médaille, argent (de la Vierge

Cette médaille fut portée par M<sup>lle</sup> Lucie  
quand elle devint elle-même "enfant de Marie".  
Je l'ai rehousée dans mes tiroirs et l'ai épinglée dans  
le chambre de Bernard quand il s'est installé  
dans les nouveaux batiments à Vaux près de Gustave!

l'inscription <sup>au verso</sup> "Pensionnat du Sacré Cœur de Bourq" 7  
Cette médaille était imposante, aussi l'ai-je remplacée  
plus tard par la "médaille miraculeuse" qu'aimait  
Maman, et qui prenait place sous mes vêtements.

J'étais donc "Présidente" et portais  
un ruban blanc bordé d'un galon d'or - Mais  
ce titre et cette insigne ne changeaient en rien  
mes relations avec mes amies et mes compagnes.  
D'ailleurs cette promotion consistait surtout à  
réunir la Congrégation pour l'office du Samedi, et  
pour les fêtes de la S<sup>te</sup> Vierge. Plus souvent qu'à  
mon tour, on me désignait pour certains services  
d'usage : lecture à midi au réfectoire, allumage  
des cierges p<sup>r</sup> le Salut, faisant partie du chœur  
de chant (oh que j'ai aimé chanter!) Je ran-  
geais les partitions de musique à la chapelle....  
Bref... je ne suivais pas toujours "le rang" -

Dans ces deux dernières années de  
pension j'ai vu s'organiser solennellement la fête  
du Sacré Cœur avec la procession du S<sup>te</sup> Sacrement  
dans le cloître. Les Anciennes élevées aidaient beaucoup

(1) Un tel déploiement de solennité faisait partie des mœurs de l'époque : Drapeaux et bannières accompagnaient toutes les réunions civiles et surtout religieuses et en indiquaient le caractère. Tous les cortèges, les funérailles en particulier, étaient précédés de d'étendards, d'oriflammes.

Actuellement on voit encore d'Anciens combattants porter une bannière à l'enterrement d'un des leurs... mais l'usage tend à se raréfier!

(2) Deux corbillards étaient suspendus aux quatre coins "les glands" tenus par les plus hautes personnalités assistant aux funérailles! Loin "les glands" étaient un tel honneur que des disputes de préséance éclataient parfois!

8  
des reposoirs. En tête de la procession, le Président des Enfants de Marie portait la bannière, une belle bannière confectionnée par les professeurs et les Anciennes élèves! En tour de soie blanche, un cœur rouge et or était brodé en son centre, autour duquel s'inscrivait "Cœur Sacré de Jésus f'ai confiance en vous" - De longues franges d'or ourlaient la base de l'étendard! De larges rubans blancs partaient du sommet et la étaient tenus par quatre enfants de la Communion <sup>hampie,</sup> Solennelle, qui accompagnaient ainsi la personne portée - étendard! (2)

Je m'adonnais activement à toutes ces festivités qui remplissaient ma vie, mais peu à peu je constatais qu'elles étaient étrangères à mon Hoi profond. - Pourquoi?

Dans ces mêmes années fut construite la chapelle: Monsieur l'Aumônier visitait le chœur tous les jours, il surveillait la croissance de l'édifice, achetait l'autel, les vitraux, et nous tenait au courant de tout cet "ouvrage".

9  
Les grandes classes se cotisèrent spontanément pour l'achat d'un grand crucifix à placer face à la chaire. Marie avait moins que nous, pensionnaires, à disposer d'argent de poche. Aussi voulut-elle me donner, oui, me donner une petite pièce de 5<sup>fr</sup> en or, - pièce de collection, pour que je la lui <sup>l'échange</sup> contre 5<sup>fr</sup> de monnaie à offrir à l'acquisition de la croix. Je lui rendis volontiers ce service sans considérer que la petite pièce d'or que je recevais valait beaucoup plus que la pièce d'argent que je lui remettais!...

Puis les professeurs organisaient la confection d'un grand tapis pour les chœurs - chaque élève devait exécuter un carré de canevases, dont le dimension, le dessin et la laine nous fut donnés. Un artisan organisa tout ce travail. Toute la Maison se mit à l'œuvre, les Maman aidant, et l'artisan fut à même de réunir sous ces carrés terminés en un temps record! Quel beau tapis avec ses fleurs de lys bleues alternant avec les croix réfléchies or, le tout sur fond rouge.

10

La chapelle recut encore un beau trousseau de  
linges sacrés, brodés - avec art... Marie Louise  
avait pris grande part à ces belles broderies -  
Un voile de tabernacle de tulle festonné, et un  
aube de soie peinte émerveillèrent nos regards.  
Comme les doigts étaient agiles, comme l'amour  
du beau travail d'aiguille était puissant  
en ce temps-là!

Je comprends maintenant pourquoi  
tout cet entrain d'ans nos vies d'écolières, dont nos  
études et assignes ne souffraient pas, nous permet  
de vivre détendue et libre malgré l'atmosphère  
tragique, que notre directrice créait autour d'elle -  
Janséniste, elle parlait sans cesse de "péché";  
« austerité, discipline, obéissance » constituaient  
le fondement de ses principes éducatifs - C'était  
juste en soi; mais elle y ajoutait un goût pour  
le drame qui le poussait à d'étonnantes exagé-  
rations. Elle s'efforçait d'être juste, mais elle  
punissait sévèrement... et surtout elle abusait  
des punitions collectives pour la faute d'une seule  
élève.

Des prières supplémentaires mêmes étaient ordonnées pour des fredaines de gamines mal élevées !  
L'une d'elles n'avait-elle pas jeté sa soupe sous la table ? Longue à se dénoncer, elle nous valut des jours de silence absolu au réfectoire, et des chapelets pour vaincre son entêtement !...

Nous, les grandes, très préoccupées par la préparation de nos examens, et vivant dans le climat d'amitiés sereines de nos compagnes et de nos professeurs, nous acceptions les ennuis de l'internat sans trop en souffrir et je n'oublie pas l'ambiance religieuse - elle était profonde, sincère, dénuée de toute bigoterie - - -

Spontanément les prières de mon enfance ravivent encore mon esprit, et je fredonne parfois les paroles apaisantes de nos vieilles cantiques. Il est vrai que leur musique était plus harmonieuse que la cacophonie des chants actuels - - -

12  
Ma 3<sup>e</sup> année d'internat me séparait de  
Cécile, Suzanne et Marguerite. Toutes trois reprenaient  
leur vie en famille. Par coïncidence je recevais à cette  
rentrée, Germaine, une grande fille presque de  
mon âge. Elle descendait tout droit de son Jura,  
sa chevelure brune, frisée, son allure souple,  
son sourire franc et spontané trahissaient l'ori-  
gine espagnol des Franc-Comtois! Nous  
fumes d'emblée en sympathie. Elle devait  
préparer ses examens, mais son goût inné  
pour le dessin le détournait de tout effort  
intellectuel: Un de ses cousins était premier  
prix de Rome, et Germaine aurait fait hon-  
neur à ce cousin si elle s'était spécialisée dans  
ce domaine: mais elle jouissait de ce don  
remarquable sans jamais le cultiver. Il est  
vrai que le Gouvernement de 14 n'avait pas permis à  
Germaine d'aller prendre des cours à Lyon com-  
me ses professeurs de Bourg l'y incitaient  
Germaine eut néanmoins dans notre  
cercle d'amitié! A la fin de cette année se déroula

J'étais pourvu de tous mes diplômes.

Virise était devenue pensionnaire à son tour, et entrait en 6<sup>e</sup> dans la classe de Renée. Très heureuse d'avoir sa petite sœur près d'elle. En même temps que Marie-Louise, la Maison inscrivait une fillette blonde comme les bêtes, et du même âge que notre benjamine, Gabrielle. Gabrielle était orpheline, et élevée avec son jeune frère et sa jeune sœur par deux Tantes célibataires qui chérissaient leurs neveux: milieu très cultivé, très distingué, très "famille".

Gabrielle souffrit profondément au début de sa vie de pensionnaire. Elle pleurait souvent et s'accrochait à Marie-Louise (on ne disait plus Virise) qui la consolait de son mieux.

En fait, Renée devint le Maman de deux petites <sup>très blondes,</sup> filles timides, silencieuses, qui se sentaient perdues dans la discipline d'un internat. — En classe, elles étaient des élèves "comme tout le monde", toutes deux le comprenaient bien, en dehors de la classe, elles aimaient recevoir un sourire personnel, entendre un mot d'affection.

particulièrement d'être "confondus" dans le "foule"  
des internes! - L'amitié de ces deux petites filles  
dura toute leur vie; maintenant en core, elles aiment  
à se retrouver!

Vivise pensionnaire, Marcelle se retrouvait  
seule à la maison; elle souffrait de sa solitude,  
nous nous écrivions chaque semaine et lon-  
guement, Jean aussi écrivait régulièrement,  
Marie continuait près d'elle ses visites jour-  
nalières et l'entraînait le Dimanche aux réu-  
nions des cercles religieux. Mais hop timide,  
Marcelle ne s'y faisait pas d'amies - Geor-  
gette, Justine qu'elle aimait, venaient  
la voir; Marcelle en dehors des courses  
nécessaires ne "rendait" <sup>pas</sup> ces visites -  
Par contre, elle nous préparait toujours de  
bonnes surprises quand les vacances nous  
ramenaient au foyer: jolis cols brodés,  
corsages ajourés, et toujours de bons gâteaux  
pour fêter notre arrivée.

Cette année 1913, je fétai mes 8 ans!

Pape m'offrait une montre d'or et mon "sautoir",  
cette grande chaîne qui accompagnait le mouba  
jusqu'à la petite poche où elle résidait.

Ma vie d'écolière se terminait avec succès.

Que faire alors ?

Le Directeur m'offrit de fonder un cours élé-  
mentaire, pour recevoir plus nombreuses des  
fillettes de 7 à 8 ans. Cette offre fut agréable  
à Renée qui accepta pour moi ! -

Je prenais donc en octobre une classe  
de petites filles ; elles étaient une quinzaine.  
Les programmes primaires de l'état fixaient net-  
tement le travail de cet âge, je n'avais qu'à  
le suivre. Mes débuts de "professorat" ne m'ont  
laissé que des souvenirs heureux :

à quel point les tempéraments, les  
intelligence, les sensibilités, et déjà les volontés,  
divergeaient... Pas un caractère ne ressem-  
blait à celui de la voisine et je compris au  
long des jours que le rôle de la "maîtresse" con-  
sistait à "harmoniser" ces disparités par une

une discipline stricte et simple à la fois = J'étais aussi gai que mes élèves, et notre commune affection rendit toute chose facile! - Il n'y eut jamais de caprices! -

Cette année 1913, le Maison reçut beaucoup d'enfants d'officiers; le contingent du Régiment de Bourg, régiment de Couverture, avait été doublé. (La guerre se préparait et nous l'ignorions!) - Cet apport d'élèves, étrangères à la cité insuffla un air frais dans notre milieu breton!

En dehors de ma classe, je faisais quelques surveillances, et j'assurais la direction du "petit dortoir" - La pièce, laissée libre par la construction de la Chapelle, avait été transformée en dortoir pour les plus jeunes pensionnaires. Je retrouvais parmi elles, Vivise, (Marie Louise) et Gabrielle... Cette charge ne me donna aucune peine... A cet âge on est si vite endormie! - Et moi, retirée dans "mon rideau" avais tout le loisir de travailler

En dehors de la préparation de ma classe, et de la correction des cahiers, j'arrivais à loisir beaucoup.

Je gardais des relations étroites avec mes amis : Marie Lorieu, <sup>en voisine,</sup> venait me faire admirer ses peintures et ses broderies; elle apportait régulièrement des fleurs qu'elle cultivait avec soin, avec amour; elle les disposait artistiquement dans les vases de la chapelle. Tout l'intérêt de sa vie était dans ces activités.

Geneviève lisait et m'apportait des livres. Elle s'occupait bénévolement d'une bibliothèque publique de la ville : La Directrice devait être fort intelligente et fort cultivée, car elle acquiescrait sans cesse les derniers succès des éditeurs.

Geneviève, de part ses talents naturels, collaborait avec la Directrice, et toutes deux avaient donné un essai nouveau à cette œuvre qui dormait dans les années précédentes. Geneviève venait me voir souvent pour discuter passionnément de tel ou tel ouvrage. J'étais aussi ardente qu'elle à exposer mes idées. Que nous

passions d'heureux moments! -

Marié, que j'aimais très profondément arrivait surtout le Samedi soir. Marié cherchait sa voie, me trouvait heureuse d'être déjà orientée dans un travail utile. Elle hésitait pour elle-même entre la vie contemplative, et le choix d'une vie active. Elle monologuait souvent d'enfant moi, et je sentais son achèvement vers un idéal très élevé. Parfois, en l'écoutant, mon attention silencieuse devenait ma seule réponse aux questions qu'elle se posait. Marié m'a appris qu'il fallait devant Dieu, devant soi-même se poser des questions! -

Notre Directrice tolérerait tant bien que mal ces visites, car le "Règlement" interdisait tout rapport avec "la ville". Mais elle n'aurait osé condamner l'arrivée d'Anciennes élèves dont les Parents d'ailleurs faisaient partie du Comité fondateur de la Maison. Elle voyait aussi que je n'avais aucun contact avec la

famille de mes amis.

Au sein de la Maison je retrouvais Germaine, qui après ses surveillances, faisait d'admirables copies des œuvres de la Renaissance. Parfois elle m'obligeait à "poser", pour crayonner ma silhouette, mon chignon en bataille; sa conversation était assez puérile; elle aimait surtout évoquer sa famille, sa Maman, son tout petit frère, un bébé de deux ans. Je remarquais alors combien le Jura avait gardé ses traditions, surtout religieuses. "Tous les soirs, nous récitons notre chapelet" me disait-elle, et cette coutume familiale s'étendait à tous les nombreux oncles et Tantes et cousins de son village et des villages d'à l'entour: Le Bressin, le Bugay, le Jura avaient gardé leurs traditions que le Saône et le Doubs, l'Yonne, le Nièvre avaient perdues dans les dernières années du siècle précédent. "Chez nous" les hommes n'entraient plus à l'église, même aux funérailles, ils attendaient sur la place la fin de l'office religieux, pour reprendre le cortège jusqu'au cimetière - Je n'ai pas

constaté de telles habitudes à Bourg! -

Avec Germaine, je partageais la vie de Jeanne. Celle-ci faisait des surveillances en ochervant ses études. Ces surveillances l'épuisaient; elle n'avait pas d'autorité, et les élèves le dévinaient... en abusant. Nous intervenions Germaine et moi, et parfois le remplaçons pour le reposer -

Car Notre Directrice ne nous épaulait pas du tout. Elle exigeait d'user sévèrement de "mauvaises notes" qui lui étaient soumises en fin de semaine - alors les sanctions pleuvaient sur les élèves qui avaient mérité plusieurs mauvaises notes au cours de la semaine!

Directrice, j'ai toujours souffert de punir tardivement une élève pour une faute que je n'avais pas vue moi-même! -

La joie que je trouvais dans mon travail, et dans mes relations amicales, m'éloignait de ce malaise général qui empoisonnait le milieu professoral. Renée réagissait courageusement - Se classe d'une trentaine d'élèves, lui

demandais des heures de préparation et de correction. - Son autorité naturelle lui permettait de ne jamais punir; mais surtout, avec son humour et son charme particuliers, elle récompensait avec générosité. - Et le samedi après-midi, à l'heure de l'étude libre, elle émerveillait la classe en lisant de "belles histoires" -

Moi je "racontais", Renée "lisait" - Renée profitait aussi des livres prêtés par Geneviève, mais de plus elle s'était abonnée à la "Revue des deux Mondes" qui nous mettait au centre de la culture parisienne. Nous avons beaucoup aimé cette Revue qui nous ouvrait de larges horizons sur l'évolution du siècle. A Pâques 1914, Renée reçut, à titre de propagande, le "Journal des Débats" - Ce fut bienfaisant pour aérer les conversations à la table des Professeurs. Il était défendu de parler d'élevés - et cela était bon - mais que dire quand la Directrice elle-même s'enfermait dans un mutisme boudeur qui gênait toutes conversations - - la Directrice pouvait

M<sup>me</sup> Caillaux avait tué le Directeur du "Figaro", dans son bureau, au cours du printemps. Celui-ci, M. Palmette, s'appretait à publier une correspondance privée du ministre.

restent tristement bondueuse, quand les professeurs dus entendre les articles du "Journal de Débats" où s'estompait la préparation lointaine de la guerre... Mais personne ne croyait la guerre possible!... D'autant plus que le procès de M<sup>me</sup> Caillaux, la femme du Ministre des Finances, passionnait l'opinion publique.

Le 28 Juin 1914, le Prince François-Ferdinand, héritier de la maison d'Autriche, était assassiné en Serbie. De graves conflits internationaux éclataient.

Cependant le 20 Juillet, "Le Sacré Coeur" célébrait solennellement la "Distribution des prix". L'assemblée des Parents était renouée par la présence des officiers en grande tenue, venus, au retour de "grandes manoeuvres", assister aux succès de leurs filles!

- mes petites élèves avaient délicieusement joué leur joyeuse saynète; j'avais dirigé le chœur des grandes à plusieurs voix = Les discours, les chants, le palmarès, tout

avait été chaleureusement applaudi. - On se séparait dans une effervescence joyeuse!

Marcelle était venue chercher Marie-Louise car René et moi, avions à mettre de l'ordre dans nos classes, nos archives, nos chambres - Quelques jours pris sur les vacances!

Papa avait l'intention de nous emmener en Sologne pour l'aider à recevoir, surtout au moment de la chasse. <sup>Cependant,</sup> il était beaucoup plus impressionné que l'ensemble des gens, par les conflits des nations qui s'intensifiaient, il hésitait à partir avec « sa smala » comme il disait. - et nous attendions, valises prêtes.

Le pessimiste de Papa était justifié: fin Juillet nous apprenions que le régiment "de Couverture" de Bourg partait pour l'Alsace, alors que le Gouvernement rappelait les permissionnaires! - Jaurès qui avait milité pour la paix européenne était assassiné en plein Paris le 31 Juillet - - - 2 août mobilisation générale, 3 août Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France!

Des trains fleuris emmenaient les soldats au front ;  
la foule applaudissait les courais. Un enthousiasme  
général animait le pays !

Jean était encore un écolier, nous  
restions donc bien entre nous, en participant  
toutefois à l'angoisse de Papa : Ses prévi-  
sions se réalisaient ! La France, comme en  
70, n'avait rien organisé, et les 1<sup>ers</sup>  
affrontements des armées en Alsace, ren-  
voyaient à l'arrière ses blessés couchés  
sur de la paille, dans des wagons à bestiaux.  
Donc, des hôpitaux s'organisaient de toutes  
parts dans les couvents, dans les écoles,  
et dans tous les immeubles disponibles.  
Qu'il était douloureux de voir circuler  
ces civières de la gare jusqu'aux hôpitaux,  
et d'être là impuissant à aider en quoi que  
ce soit ! Et quelques jours, à quelques  
semaines de distance, quel changement  
dans l'esprit du Pays ! - L'ennemi était sur  
notre sol !

Le Clergé, privé de tous ses jeunes vicaires, mobilisés comme "tout homme en âge de porter des armes", organisait des prières publiques bien suivies par les fidèles, alors que les Préfets et les maires s'activaient à mettre au point des installations propres aux blessés, et propres aussi aux réfugiés venus de l'Est!

Les chefs sentaient-ils que la guerre allait durer? Pourtant, au départ, des "prophètes" assuraient qu'elle aurait lieu des « moissons aux vendanges »; puis on certifiait que nos soldats seraient à « Noël à Berlin »! - Il est curieux qu'aux temps de troubles et de violence, des annonces "d'inspiration divine" eurent et firent corps dans l'esprit des gens! révélations tantôt consolantes, tantôt terrifiantes, et jamais vraies! -

Nous étions toutefois "bien informés" des opérations militaires. Chaque jour, dans toutes les communes de France "un communiqué",

affiché où le Maire renseignait sur l'action et  
la position de nos armées. Août et septembre  
passèrent sans combler nos espérances de succès...

Il fallait songer à la rentrée scolaire :  
le Collège de Charolles rappela ses élèves, et notre  
Directrice fixa le date du retour des professeurs.

Jean et nous quittâmes donc Marcella dès  
le début d'octobre. Marcella s'était engagée dans  
les équipes destinées à enseigner le catéchisme,  
pendant l'absence des vicaires. Elle allait être  
très occupée par la préparation de son enseigne-  
ment, par les réunions des catéchistes, et par  
les classes elles-mêmes... classes quotidiennes!

Pour nous la rentrée était quel peu  
peu insolite : M<sup>lle</sup> la Directrice n'avait pas  
convocqué tous les professeurs = Les externes  
s'élevaient nombreuses en raison des familles  
des "refugiés", mais les Pensionnaires étaient  
tout juste une dizaine. Que craignaient les  
Parents ? Je crois qu'ils attendaient d'être fixés  
sur le tournure des événements!

Elle fut élève boursière au lycée de Dijon  
et acquit son grade de licenciée d'Allemand à  
Paris.

Dans l'incertitude de l'avenir, le Comité, fon-  
dateur de la Maison décida, avec l'acquiescement  
de la Direction, de compresser le personnel, et de  
réunir plusieurs cours dans la même classe -  
Puis il demanda que pour l'année le traitement  
des professeurs fut annulé. = Chaque profes-  
seur avait donc une classe nombreuse et ensai-  
gnait "gratuitement" -

Le corps professoral accepta tout natu-  
rellement que son travail fut bénévole. Nos  
soldats ne se battaient-ils pas aussi "gratui-  
tement"? - Ce geste de notre part ne fut pas  
exceptionnel ... M<sup>me</sup> Ancelet-Hustache, dans  
ses mémoires, évoque un fait semblable -

En 1913 elle débutait comme professeur au lycée  
de filles de Clermont-Terrand. En oct 1914 le lycée  
de garçons était privé d'une partie de ses enseignants.  
Le proviseur demanda que ses élèves suivent les  
cours du lycée de filles ... l'Académie refusa ...  
Alors la Directrice du lycée engagea son person-  
nel à assurer les cours du lycée de garçons, dans  
leur propre établissement.

Cette rentrée de 1914 fut douloureuse -  
Dans l'assemblée des élèves en Réunion Générale,  
dès le 1<sup>er</sup> jour, on remarquait au moins le  $\frac{1}{3}$   
des enfants en grand deuil; Les régiments  
qui couvraient l'Alsace avaient été décimés,  
et tous les beaux officiers présents à notre  
distribution des prix

van d'expression du  
temps -

Ces cours supplémentaires, nombreux, exigeant un  
déploiement ne furent pas rétribués par l'Etat-  
Madame. - Husstege admet aussi, tout natu-  
rellement cette gratuité! -

Je signale ce fait pour mettre en relief  
la mentalité du début du siècle... et le comparer  
avec celle d'aujourd'hui! -

En octobre 1914 je prenais donc en charge  
le cours élémentaire et le cours moyen... une  
centaine d'élèves! - En outre j'assurais g.g.  
surveillances, et le soin de la Secrétie!

Jeanne et Germaine devenaient surveillantes  
à plein temps avec l'enseignement de la  
Couture et du dessin, ces deux disciplines  
devaient avoir leur place et leur importance  
dans les programmes scolaires. Aux examens  
officiels, il y avait épreuve de couture, de  
dessin et de solfège et chant!

L'année se passa normalement... la guerre  
n'était pas "terminée" à Noël comme les "pro-  
phésies" l'avaient fait espérer... Bien au

contraire, elle semblait "s'installer" - J'étais très occupée : les différentes sections de ma classe exigeaient beaucoup de préparations et de corrections : Je lisais mains, je recevais mes amies Marie et Marie-Louise le dimanche, et Geneviève le Jeudi - Avec Jeanne et Germaine nous accordions quelques instants de bavardage çà et là, mais plutôt rarement, car petit à petit, devant la situation du pays les Pensionnaires se remuaient au bercail. -

La charge de la Secristie m'était un repos - Je m'y sentais libre, et dans le silence religieux.

En 1915, sur la sollicitation des Parents, Notre Directrice ouvrait une "classe enfantine", expression du temps, et me demandait d'en prendre la direction : j'acceptais de bon cœur ! Nous recevions garçons et filles de 4 à 6 ans.

Pendant quatre ans j'ai donc appris à lire, à écrire et compter à des "petits enfants", et beaucoup joué avec eux ! Je n'avais bien

sur, aucune formation particulière pour conduire  
cet âge, mais mes souvenirs enfantins de ma  
vie scolaire chez les Religieuses étaient si précis,  
que je n'eus aucune difficulté pour m'ada-  
pter à ma nouvelle fonction. - Je garde de  
ce temps un souvenir précis, serin et joyeux...  
Hélas, ils ignoraient la guerre..

quelques uns n'avaient plus leur Père, et  
le rappelaient en toute innocence !

Ils se sont tout de suite soumis à une discipline  
ferme : entrer en rang, s'habiller ou se dé-  
vêtir sans bruit, prendre possession de son  
bureau, au signal donné, ouvrir livre ou cahier  
- avec soin etc - au bout de deux ou trois jours  
de présence scolaire ces gestes enfantins étaient  
exécutés avec le plus grand naturel. Je n'ai  
jamais connu de résistance, de caprices, de  
pleurs ! "Le Maître" souriait beaucoup, don-  
nait de belles images, et chaque Samedi octro-  
yait le "croix d'honneur" aux plus méritants.  
L'octroi de la "croix d'honneur" variait beaucoup

Qui donc a inventé que l'enfant devait "s'épanouir"  
dans la liberté c. a. d. faire à tout moment ce  
qui lui passait par la tête?

et tous l'avaient méritée plusieurs fois par  
trimestre! - Poésies et chants entraient dans le  
mérite de la "Croix d'honneur!", ainsi que la  
gymnastique!...

Le premier élève que je reçus fut Pierre, appelé  
par ses frères et sœurs "Madelin"! Il était le dernier-  
né de la famille qui désirait une petite sœur -  
Baptisé Pierre, il conserve son nom de "Madelin"  
(masculin de Madeleine) durant toute sa vie, je crois.  
Il entre en classe, encore en robe, avec des yeux  
et souriant. Quel enfant intelligent! Il parlait  
par petites phrases courtes, avec des mots choisis.  
Un jour où j'expliquais qu'il fallait bien regarder  
des les lettres du tableau de lecture, que petit  
à petit tous reconnaissent aisément la forme  
des ces lettres, Madelin, debout au milieu des  
Petits nous dit posément: "Petit à petit l'oiseau  
fait son nid" - Oui Madelin, petit à petit  
tout le monde saura lire... Sa maman  
le mit enfin en culotte courte peu après la  
reprise des classes... J'en félicitais joyeusement  
mon petit garçon! - aussi à l'aise en habit

en habit masculin qu'en vêtement féminin...  
J'ai retrouvé "Modelin" il y a q. q. années par l'in-  
termédiaire d'une Ancienne élève. Il fut si  
content et avoua de mes nouvelles qu'il m'envoya  
le livre sur "les Invalides" dont il était l'un des  
administrateurs!... Mais aussi je le "retrouvai"  
avec joie... à plus de 60 ans d'intervalle!...

Je revais aussi Alfred, avec ses  
grands yeux noirs souvent anxieux. Très nerveux  
il supportait à peine que je l'appelle par son  
prénom! Si je le regardais souriant, disant  
"enfant, au tableau", il enfouissait son  
banc prestement. Je l'ai perdu de vue quand  
il nous a quittés, bien que je savais qu'il  
n'avait pas quitté la ville. Sa sœur aînée  
élevée à la "Légion d'Honneur" me donnait  
de ses nouvelles dans ses rares visites. Et je l'ai  
reçu en pleine guerre de 40: il venait m'offrir  
de faire entendre un concert de cors de chasse  
à mes élèves... Avec quelle reconnaissance  
je m'y suis accepté!... Et quand Renée est morte

c'est d'Alfred que j'ai reçu la première lettre de condoléances ... Ainsi, bien que nous ne nous soyons jamais écrit, et bien peu rencontrés, le petit garçon d'autrefois, gardait aussi présent le souvenir de ses deux années de classe enfantine, pour partager la peine de son ancienne "maîtresse"! Alfred est mort 9.9. années après Renée alors qu'il quittait la "Caisse d'Épargne" de Bourg dont il était le Directeur!

Mon souvenir évoque encore Ghislain et Pierre deux petits frères fort dissemblables. L'aîné Pierre batailleur mais très affectueux. Il m'embrassait les mains en arrivant en classe! Ghislain, frère roux, était fort timide - L'hiver ses petites mains étaient gonflées par les engelures - Il me les tendait avec son petit air souffrant, et je les lui massais légèrement pour ramener un sourire sur son visage -

Charlette et Jean furent aussi les premiers inscrits dans le classe. Jean, un nerveux, insupportable à ses camarades. Il <sup>les</sup> taquinait dans cette

Je me souvenais combien j'avais honte  
d'être enfermée au "cabinet noir" - sorte de  
pendoir - dont Maman usait comme punition  
suprême - oh! j'y fus enfermée deux ou  
trois fois, vers 4 ou 5 ans!

Quand Perrine fit p. M. l'aumônier le tableau repri-  
sant le Pensionnat, sous sa conduite, je copiais le modèle,  
et sur la Pelouse j'y installa Jean et Charlotte!

et grisonnait parfois l'ardoise ou le cahier de ses voisins.  
Un jour, de guerre lasse, j'ai exécuté la punition dont  
je le menaçais, et l'ai enfermé dans un immense  
placard situé au fond de la classe, où je rangeais  
mes affaires. Il s'est laissé boneter sans résister.  
Quand j'ai ouvert la porte au bout de deux mi-  
nutes - sûrement pas plus - j'ai trouvé un  
petit garçon si pâle et si tremblant, que jamais,  
jamais plus je n'ai eu recours à ce genre de  
sanction! Je crois qu'il lui aurait été plus sou-  
haitable que je lui donne la fessée... mais  
la loi, l'usage ne le permettaient pas! -

Cette peur, ou cette impression! - n'ont eu  
aucun effet salutaire sur son comporte-  
ment = Jean a continué d'être têtu et a  
refusé l'effort d'apprendre à lire et à écrire.  
Il avait quatre grands frères qui devaient bon-  
culer sans cesse ce maigre petit dernier!  
La petite sœur Charlotte gentille et raison-  
nable fut son auge gardien: elle apprit à lire  
avant lui! - Parfois, ils venaient tous deux jouer  
près de moi, le Jeudi! -

Tous ces enfants étaient orphelins ; leurs pères avaient  
été tués à l'armée.

Jean, resté célibataire, est un interprète  
Charlotte est religieuse !

Je pense aussi à Elie... petit garçon très, très grand  
de taille. Je n'arrivais pas à lui apprendre à lire -  
ses parents, son père surtout, étaient désolés et le  
croyaient "handicapé mental" comme on dit main-  
tenant ! Ils étaient d'autant plus inquiets que  
leurs deux aînés, Ida et nous, Luc au lycée  
étaient de brillants élèves. — Or, après une absence  
d'un mois provoquée par l'hiver et la grippe  
Elie est revenu en classe sachant à peu près  
lire couramment. — Surprise, le Maman  
m'affirme qu'elle n'avait jamais fait  
travailler son fils durant cette absence....

J'ai été témoin du même phénomène avec  
Madeleine, fillette chétive, craintive qui ne  
voulait retenir aucune lettre, alors que sa  
sœur aînée était une bonne élève ! Madeleine  
fit une assez longue absence au printemps, et  
nous revint, sachant lire normalement, et prenant

une bonne place dans sa division - Là encore, le  
Maman m'affirme n'avoir pas fait lire la  
Petite « je craignais de m'énerver trop à rabâcher  
ces lettres » me dit-elle.

Par contre, je n'ai eu aucun succès avec  
Jeanne, petite fille apeurée, inquiète, qui se  
détendait difficilement. Ses sœurs aînées, 10 et 8 ans  
l'entouraient pourtant de leur attention.

Or Jeanne à la lecture, confondait m et n,  
d et t. Malgré tous les exercices lents que j'ai  
pu lui faire faire, toutes les belles images que  
j'ai pu promettre et parfois donner Jeanne  
en deux ans de rabâchage n'est arrivée à  
distinguer correctement et couramment ces  
deux lettres. Elle désirait ardemment "le Croix  
d'honneur". Quand je vis qu'elle ne pour-  
rait le mériter en lisant, je la lui ai fait  
gagner par son cahier de dessin. = Le classe  
avait de jolis cahiers de dessin où était à  
peine ébauché, les objets ou fleurs ou ani-  
-maux aimés des enfants: Il s'agissait de ter-  
miner en beauté

l'esquisse présentée. Mes élèves aimait le leçon de dessin qui pouvait durer <sup>une</sup>  $\frac{1}{2}$  heure sans fatigue ! Il y avait six cahiers divers, très bien gradués en difficultés... quand on avait terminé son cahier bien proprement, on avait droit au numéro suivant. Germaine venait souvent à l'heure du dessin, et souvent aussi d'un coup de crayon rehaussait l'éclat de l'image... quelle joie elle suscitait... C'est ainsi que Jeanne ravie eut parfois le plus beau dessin de la classe, et pu recevoir "le Croix d'Honneur" - Je n'oublierai jamais, alors, l'éclat de son regard.

Jeanne nous a quitté à la sortie de la classe enfantine et avec ses sœurs fut admise au lycée. Son père, un haut fonctionnaire, avait la réputation d'être un homme dur, et de châtier sévèrement sa nombreuse famille... J'ai appris que Jeanne était morte dans sa dixième année. J'ai revu sa grande sœur, bien plus tard, elle conservait toute son affection à ses premières maîtresses, mais nous n'avons pas parlé de Jeanne.

Je me suis attardée à parler de mes jeunes  
élèves, mais j'ai voulu faire ressortir leurs très  
diverses personnalités : Déjà, à cet âge, on distin-  
guait en chacun d'eux un tempérament par-  
ticulier qui justifiait le proverbe anglais :  
« l'enfant est le père de l'homme. » - Quand  
je suis allée à la Selette avec Jeanne, celle-ci  
botaniste chevronnée cueillit une poignée de foin.  
Après examen de chaque brin d'herbe, elle me dit :  
« Voyez, il y a dans ma main plus de cent  
variétés de plantes ! » - Dans mes quatre  
années de classe enfantine, j'ai vu plus de  
cent variétés de petits garçons et de petites  
filles : Déjà les garçons dans leur façon de  
parler, de travailler, de jouer... d'obéir  
différent nettement des filles..

Et l'on veut, actuellement, faire  
croire à l'égalité des sexes.. D'ailleurs, qu'en-  
tend-on par "égalité" ???

J'ai donc vécu quatre années de  
travail intéressant, très instructif pour moi

au point de vue psychologique et pédagogique :  
cette expérience a marqué toute ma vie.

J'ai compris aussi l'influence de la classe  
où tous doivent "vivre heureux, chacun à sa place".  
Discipline pendant les quelques heures de présence  
repose l'enfant qui instinctivement obéit à la  
maîtresse vénérée. Que de fois j'ai constaté  
le bienfait d'une "obéissance générale" pour  
les entrées et les sorties de classe, pour se lever  
quitter son bureau et venir au tableau, pour  
marcher en rang q. q. secondes avant la  
débandade de la récréation !... etc... etc...

Une de nos petites filles, Colette, était  
la plus attentive à se plier à ces mouvements  
d'ensemble - Pourtant, elle était née quinze  
ans après deux grandes sœurs, et fort gâtée,  
fort capricieuse en famille ! Un jour, en ville,  
je l'aperçus sur le trottoir face à celui où je  
circulais : Elle venait de lâcher brusquement la  
main de sa mère, et immobile, stoppant du pied  
refusant d'avancer - ... Soudain nos yeux

(1) J'ai vécu le même incident avec ma petite-nièce Caroline - elle avait à peine 4 ans - nous allions la main dans la main, chez François pour jouer de la balançoise qui la ravissait. Je passais par la route de Nuits pour ne pas longer la maison de Jeannine qui « n'avait pas le temps de nous recevoir » Nous « boutusions » ainsi à l'école où nous entendions les enfants jouer - - -

« C'est ici l'école » dit Caroline

- Oui, c'est là où le Maman venait quand elle avait ton âge! -

Quand, après le feu, nous avons quitté François, Caroline reconnut le chemin de sa grand'mère et s'opposa, en trébuchant, à ce que nous revenions par la même route - Comme je ne cédais pas, elle se couche sur le trottoir en hurlant - - Je fins de sursauter disant avec crainte: « Oh! la maîtresse écoute, va t'entendre et va venir! » D'un bond, la petite fut sur ses pieds, et sagement nous avons contourner la Mairie, la main dans la main!

se croisèrent; en moins d'une seconde Colette reprenait le main de sa mère et dignement marchait à côté d'elle!... Le Maman ne m'avait pas vue! -

Je vivais donc comme en dehors de l'Institution car les horaires et les "emplois du temps" ne coïncidaient pas avec le travail général de la maison - De plus j'avais le temps de lire: ma généreuse bibliothécaire m'apportait toujours les livres "qu'elle aimait" - Je m'initiais ainsi aux littératures étrangères, à celle d'Angleterre en particulier - Je me souviens de l'œuvre de Kipling - ses quatre volumes sur "l'histoire de la jungle" me fournirent des récits merveilleux pour une petite classe qui se passionnait pour "Mewgli" -

--- Je ne retrouvais le corps professoral qu'aux repas et restais étrangère à la dégradation de l'esprit de la maison. Notre Directrice sans cesse mécontente ne savait que réprimander  
- des

En se présenta, on était paralysée, mais en dehors d'elle, les élèves récriminaient et les professeurs se taisaient! Renée très absorbée par sa nombreuse classe supportait les sautes d'humeur du chef sans trop en souffrir. Nous ne parlions jamais entre nous - de ces difficultés agaçantes, mais par note ben- jamin qui venait chaque dimanche se joindre à nous, nous connaissions la mentalité des élèves.

Maria-Louise préparait aussi des examens, mais douée pour la musique, Renée demanda qu'elle ait plusieurs heures d'étude de piano par semaine. Ce fut accordé, et Maria-Louise devint une bonne musicienne: Elle accompagnait les chants des élèves avec talent! -

Ce qui accentuait le mécontentement général, c'était les "restrictions" imposées par le Gouvernement. Des cartes de pain, de viande, de sucre etc. mettaient l'ensemble de la Maison à la portion congrue

Renée avait pris en ce premier hiver de guerre de douloureuses engelures aux mains -

Renée souffrait du manque de café, de sucre; <sup>lui</sup> j'étais dans mes cartes, et elle partageait ces suppléments avec un autre professeur de santé délicate - Je crois néanmoins que notre économe ne savait pas tirer partie de la situation, et qu'avec un peu d'ingéniosité, elle aurait pu améliorer nos si pauvres menus! Mais la "guerre" nous commandait d'accepter ces misères - avec du cran!

Qui nous aurions tout accepté pour obtenir du Ciel que la guerre s'achève - L'attente de Jean commençait à nous citer quelque angoisse en nous. Nous apprensions souvent la mort de jeunes gens "tués au front"; et ils avaient notre âge!

À la rentrée d'oct. 1915, le Maison avait repris et même dépassé son effectif d'avant guerre - L'Institution reprenait donc une vie normale... sans toutefois les raffinements des années paisibles!

Aux vacances 1916, Pope nous em.

(1) Cette villa devait être un ancien ermitage : les pièces du rez de chaussée étaient voûtées, et très fraîche - des chaudières du 1<sup>er</sup> étage avaient été construites assez récemment -

Nan laun, en cascade, fait un petit torrent : son bruissement mit et feu nous le rendait familier -

En solagne, les ménagères lavaient leur linge, dégraisseur la laine des moutons en mettant le tout dans une corbeille qu'elles plaçaient au milieu du courant de la "Boute verte", rivière froide, assez rapide - Nous avions voulu essayer d'employer de même l'eau du torrent ; eh bien, nous retirions, après une journée et une nuit d'exposition, nous retirions de notre corbeille un linge sans tache !... Quel amusement !

(2) Monsieur Toulon professeur, M<sup>r</sup> Daloz professeur. Tous deux aimaient beaucoup Jean.

Le professeur tenait de perdre son fils unique <sup>15 ans</sup> de méningite, garçon brillant et plein d'avenir ! Jean si travailleur, si sérieux avait pris une petite place dans son cœur d'homme ! De plus Jean était très aimé de ses camarades : les frères Barbier, Bernard, <sup>et moi</sup> lui témoignai grande affection ; mais son ami de cœur était Jean Denis, un interne comme lui - Ce Jean Denis, orphelin de mère était élevé par une tante qui le choyait Je n'oublie pas de dire que parmi ses amis, Jean comptait les frères Daloz, fils du professeur de Physique = Jean et Edouard - Ceux-ci étaient + Amides, plus réservés et venaient moins à la maison

menait dans le Midi, à Thorenc, au dessus de Nice.

Nous vivions, avec Marie bien sûr et sa sœur aînée dans une petite villa<sup>(1)</sup> près du "Grand Hotel"

Nous avons passé là deux mois, dans les sapins, dans une pleine liberté. Oh ! les belles promenades dans les sentiers silencieux, car les oiseaux ne nichent pas dans les sapins

Jean a passé quelques semaines avec nous... quelques semaines seulement. Il avait terminé cette année là avec un succès magnifique, son

Cycle scolaire, et le Proviseur ainsi que son professeur de Physique<sup>(2)</sup>, qui tous deux

avaient ce grand père si sérieux, lui conseillèrent de présenter le Concours d'entrée à Saint Cyr - Il fut reçu, et dans les

premiers. Jean aurait bien préféré Polytechnique ou Centrale, mais ces établissements étaient fermés, le Gouvernement avait trop besoin de jeunes officiers. Il nous quittait donc

en août 1916 pour rejoindre sa nouvelle école.

Avant leur départ du Collège de

Nous recevions souvent ces grands adolescents pendant les vacances. Leurs visites d'après-midi réunissaient beaucoup Jean-Marc qui cuisinait <sup>des gâteaux!</sup> M<sup>me</sup> ceux du temps = "Les bac." de "Première" et "de Philo" passaient et l'écrivain à Mâcon: le Proviseur ou l'un des Professeurs accompagnait les élèves pour cette épreuve écrite! - Les candidats reçus à l'écrit se présentaient à l'oral, à Lyon. Pour ce voyage plus long et d'une durée moins limitée, c'était en général la mère d'un des élèves qui voyageait avec le groupe!

C'est Madame Boulon qui pilota Jean et ses nombreux camarades à l'oral de "Première"

C'est Madame Daloz qui veilla sur Edouard et notre Jean pour l'oral de Terminal, oral de Mathématiques. A l'un et l'autre de ces examens Jean fut reçu avec Mention. Son Carnet scolaire démontre des qualités de l'élève et de son travail

Charolles, le Proviseur, après la distribution des Prix, donna une grande fête en l'honneur de ces Jeunes gens qui allaient entrer dans une vie nouvelle, dont l'issue était inconnue.....

Prévoyait-il l'avenir? -

Après cette réjouissance dont Jean gardait si bon souvenir, Jean Denis offrait à notre frère une "Imitation de Jésus-Christ", livre relié que je possède encore; en échange de quoi notre Jean lui donnait un chapelet, beau et solide! - Le destin de ces deux garçons les séparait pour combien de temps??? Tandis que notre frère entrait dans l'armée, Jean Denis choisissait la voie médicale: il sera infirmier dans les derniers mois de la guerre!

Ces gestes entre jeunes gens peuvent surprendre à notre époque... Mais l'heure était grave et le mot bien senti. Ces grands écoliers, d'intuition, le sentaient autour d'eux. De plus Jean Denis avait été élevé très chrétiennement par une tante.

J'ajoute aussi l'influence du Collège: Les élèves étaient accompagnés chaque dimanche à la messe où ils avaient une place réservée; en outre, le professeur de lettres des classes supérieures avait exposé dans une étude approfondie la valeur "spirituelle" de "l'Imitation de Jésus-Christ" et il faisait quasi "à la vie élevée" de S<sup>t</sup> François de Sales, comme une œuvre de rare beauté: pensée et style.

(1) En quittant Thorenc, nous nous sommes arrêtés à Nice pour voir une amie de la famille, religieuse de St Vincent de Paul, et Directrice d'un grand hôpital d'enfants. En arrivant au centre médical, la portière nous pria d'attendre notre amie dans le jardin... grand et splendide jardin tout fleuri! - Nous vîmes alors arriver notre amie, au bras d'un officier... elle l'installa confortablement sur un banc, avec beaucoup d'attention, puis vint nous embrasser: Elle nous expliqua que l'armée avait réquisitionné une aile de son établissement pour soigner les grands blessés aveugles. Cet officier était l'un d'eux - de la civilité, chez ces hommes qui avaient pourtant courageusement lutté jusqu' alors, engendrant une crise de désespoir qui minait leur santé physique et moral; les infirmières et les familles se devaient de leur recréer un univers "réconfortant" au plein sens du mot!

La majeure partie de l'hôpital restait destiné aux enfants dès leur naissance jusqu'à l'âge de trois ans! - Chaque enfant habitait une petite case toute vitrée: la contagion, en cas d'épidémie, et la surveillance s'exigeaient: les petits garçons vêtus de bleu, les petites filles de rose!... Oh! la belle demeure toute ensoleillée, toute gracieuse, qui s'accordait avec le sourire des Petits qui marchaient et jouaient! - Contraste avec le bâtiment des blessés! -

Tandis que Jean était bien incorporé dans son École de Saint Cyr, nous retrouvions fini sept. notre milieu scolaire<sup>(1)</sup>. La Directrice nous recevait sans le moindre civilité, ... et pourtant, élève, j'avais entendu, chaque dimanche, les beaux cours de politesse qu'elle se plaisait à faire aux Pensionnaires. Contraste aussi! -

Comme René, avec enthousiasme je reprenais ma classe, et la compagnie de mes amis. Nous formions un petit clan si vivant que les "embêtements" de l'internat avaient peu de prise sur nos très jolies matières. Nos classes nombreuses avec les enfants de "réfugiés" nous obligeaient aussi à beaucoup d'attention, d'affection près de ces "émigrés", déracinés en quelque sorte, et souvent installés de façon précaire en famille... Et la guerre se prolongeait sans issue prévisible!

À Noël, Jean était près de Marcelle, et nous nous arrivions le lendemain pour huit grands jours "ensemble". Il avait grandi, forcé; son uniforme, bien modeste pourtant, nous rappelait qu'il était soldat... Que ce mot était chargé d'inquiétude - car "la guerre" était très plus meurtrière: les échecs de

Neu avons aussi visité Marseille et son parc  
zoologique: déjà magnifique, j'aurais voulu  
y passer plusieurs jours! J'admire surtout  
les beaux flamands roses que je voyais pour  
la première fois!

Notre Dame de la Garde, avec ses et. voto de  
milliers de petits bateaux est restée aussi dans  
ma mémoire.

(1) Ses notes de St Cyr étaient très élogieuses.  
Entre autre on indiquait « Voir remarquable pour  
le commandement » Ce nous fut une surprise  
car Jean parlait posément sans trop élever  
le ton.

nos offensives coûtaient bien des vies d'homme! ---  
Jean avait une grande annee devant lui avant  
d'aller "au front" -

Un soir, pendant notre prière, alors que  
Renée récitait les litanies de la S<sup>te</sup> Vierge, j'eus sou-  
dain, la certitude que Jean se trouverait devant  
nous. vite j'ai étouffé cette impression si dou-  
loureuse! Les vacances de Jean se terminaient deux  
jours après les nôtres... Renée, le cœur serré n'a  
pas osé demander à notre directrice, ce supplé-  
ment de deux jours de congé! -

Et chacun de son côté nous a poursuivi  
notre vie de travail, et l'échange hebdomadaire de  
nos correspondances.

En juillet Jean sortait de St Cyr dans les  
premiers numéros... Le succès lui donnait la  
fauteur de choisir son Régiment! Il vint nous  
rejoindre en Bologne fin août, et Papa était  
déjà tout heureux de faire avec lui, avec tous ses  
amis, l'ouverture de la chasse!

Mais Jean nous annonçait alors qu'il avait

(1) Ce fut sa propre expression -

Cité Psichan, Touraine L'année etc -

choisi d'être affecté à un régiment colonial. Il en portait les insignes sur sa tenue d'officier! Qu'il était beau! Cette décision de Jean laisse Papa bouleversé, car c'était là les troupes les plus exposées - les troupes de choc, disait-on! - Jean justifia son choix: la guerre le contraignait à un avenir qui n'était pas de son goût - Après la guerre il ne voulait pas « moisir »<sup>(1)</sup> dans une caserne, et envisageait une carrière dans les colonies! Jean avait lu avec enthousiasme les récits des épopées coloniales parues avant 14 et avait fixé là son idéal. Moi aussi j'avais dévoré tous ces livres et je comprenais sa détermination... mais!...<sup>(1)</sup>

Quel souvenir je garde de ce dernier séjour de Jean parmi nous!... nous ne savions pas que c'était là le dernier! - -

L'un de nous nous avons couru les bois de Solagne comme on jouait autrefois au jardin - Pendant un séjour en Touraine, la ferme toute proche pressait une récolte de raisin; avec dehors nous buvons le jus exquis qui sortait du pressoir

en mangeant des noix fraîches... la conversation  
allait de pair avec notre consommation... Quant  
René nous appela pour le dîner du soir... Oh!  
horreur, en nous levant nous titubions... Avions-  
nous trop bu? C'est la première fois... et la  
dernière, je crois, que je me voyais ivre!

Un autre jour, Jean voulut pêcher dans  
l'étang... Les berges étaient encombrees de  
roseaux et de lianes. Soudain il laisse filer  
sa ligne. Désireux de le rattraper, il me fit  
arc-bouter, le bras gauche autour d'un arbre  
alors que tenant fermement ma main droite  
il pouvait se pencher le plus possible sur  
la surface de l'eau. Soudain j'eus peur, peur  
et tremblais de tout mon être: si Jean était  
sombé la tête la première dans ce fouillis  
et herbes aquatiques, je n'eus pu l'aider à  
en sortir, et lui était incapable, là, de  
nager. Eut-il conscience du danger? La di-  
minution de mes forces à le retenu était-elle  
sensible? Jean abandonne la ligne! -

Nous fîmes une belle promenade de plusieurs heures. Nous avons visité une belle allée de style gothique... et en ruine. Quelles merveilles laissez-vous deviner ces vestiges.

Nous avons visité encore un sanctuaire qui abritait de nombreuses sépultures. <sup>XV<sup>e</sup> s.</sup> Une d'elles était celle de deux sœurs mortes à Loans, à peu de temps de distance. Sur la pierre était gravé « Parsant, arrête-toi et prie en considérant le douleur des Parents » Je ne garantis pas l'exactitude des mots, mais le sens est exact. Le guide qui faisait visiter nous dit qu'on avait ouvert ce tombeau q. q. temps auparavant = Il ne restait presque plus rien des corps, seulement deux magnifiques chevelures blondes! —

C'est à ce dernier congé que Jean voulut nous faire faire une longue promenade en voiture. Pope était parti avec "Polka", et Jean prit l'un des deux chevaux de l'écurie, sans les connaître. Quand il voulut atteler la bête, elle se mit à ruer. Avec une maîtrise admirable, à force de douceur, de patience Jean réussit à la faire entrer dans les brancards, et là, elle se laissa mettre toutes ses sangles, et ne nous fit aucun caprice en chemin.

À notre retour Pope fut surpris de voir son cheval "hargneux" disait-il, nous ramener si sagement à la Maison. Il s'en débarrassa d'ailleurs assez vite! Jean était content de l'avoir bien "tenu en main."

Ainsi dans la joie de sa présence se passe les derniers jours de ce bel été ensoleillé. Parfois <sup>Jean</sup> fredonnait à l'oreille le chant de

Saint Cyr:  
« Demain sur nos tombeaux  
Les blés seront plus beaux... »

( Depuis la fin de ces deux guerres maudites, "les Blés" sont terriblement étouffés par l'ivraie! — )

Quand il entonnait ce refrain, je rugissais...  
et pourtant en riait tous deux!

À l'ouverture de la Chasse, Papa présentait son bel officier à ses amis, mais nous qui connaissions bien Pope, nous sentions néanmoins son angoisse qui tempérerait son orgueil. Ce fut encore un jour faste : beaucoup de gibier au tableau, des chasseurs très heureux. Jean aussi avait eu un bon coup de fusil.

Après le départ de tous les convives, Jean vint veiller q. q. instants avec ses quatre soeurs! Il remit à Marcelle, une petite chaîne d'or qu'il avait achetée avec son premier pécule. Elle avait tant veillé "maternellement", et véritablement "sur sa vie de pensionnaire" qu'il lui exprimait ainsi, sans mot dire, sa profonde affection. Marcelle, la gardienne du "foyer" méritait bien ce cadeau fraternel. Elle porte encore cette chaînette à laquelle elle a ajouté une minuscule croix d'or appartenant à Yvonne.

Le lendemain Pope conduisait Jean

à Orléans pour prendre un rapide afin d'arriver  
à Paris le plus vite possible : Nous l'avions retenu  
au delà des limites fixées par le règlement mili-  
taire : Jean n'avait pu s'arrêter à l'étréinte  
de la famille et il craignait d'être en retard.  
Il n'en fut rien ! — Au retour d'Orléans,  
après avoir dételé son cheval, il entra à  
son bureau, et oubliant d'en fermer la porte  
nous le vîmes, la tête sur son coude, pleurer  
en sanglotant... comme un enfant ! — Affligés  
par ce chagrin que nul ne pouvait adoucir,  
nous nous sommes réfugiées chacune dans  
nos chambres avec sa propre peine.

... Nous avons vu défiler bien des char-  
seurs cette année-là. Païpe invitait ses amis  
qui pour 9.9 heures amenaient leurs amis.  
Les repas de midi étaient joyeux car chacun racon-  
tait ses exploits ! mais que de travail pour  
préparer ces agapes !... Que de bêtes à plumer,  
à vider... — Malgré nos aides, nous étions très  
occupées, quand tout ce monde d'hommes

(1) la série des "Tom Playfan"

de chiens, de chevaux étaient partis, le nuit étant venue, nous nous reposions dans le pain du soir... fenêtres ouvertes sur le jardin! Nous regrettions l'absence de Jean, mais il écrivait chaque semaine -

Puis il fallut aussi penser à la rentrée - Nous arrivions à notre travail la veille où les élèves elles-mêmes revenaient en classe - Nous laissions Marcelle Choprin: pour la première fois elle pleura à notre départ... Les unes et les autres étions désolées. Pourquoi cette tristesse sous-jacente?

Nous retrouvions nos classes avec bonheur. Classes nombreuses: Renée avait beaucoup de corrections: cahiers du jour, cahiers du soir. Malgré tout, elle trouvait le temps de préparer de belles lectures pour reposer ses filles d'un travail intensif. ☺

Moi aussi j'étais très occupée. J'avais découvert, venant de Paris tout une série de travaux manuels à la portée des Petits. Ils se passionnaient à ces jeux de construction, de tissage

mais il fallait préparer, amorcer ce travail --  
Germaine m'aidait beaucoup à occuper tout mon  
petit monde, chacun selon ses possibilités.!

Et nous avions froid! L'économe et la  
Directrice étaient incapables de se débrouiller pour  
atténuer cette misère. Pope put obtenir des  
"Mines de Blanzey" un wagon de charbon à destina-  
tion de notre école; la Directrice n'eut garde de  
remercier, mais la température des classes  
et de toute la maison en fut adoucie!

Qui, l'ambiance de notre vie communautaire  
restait à l'amertume... Matériellement on ne trou-  
vait plus rien à acheter: plus de vêtements, ... il  
fallait user robes et manteaux jusqu'à la corde...  
plus de souliers, bien que l'état faisait vendre  
des "chaussures nationales" qui'il était difficile  
de se procurer! Je crois que ces restrictions qui  
atteignaient tout le monde (pas de marché noir  
à ma connaissance) nous faisaient accepter,  
et minimiser l'humeur exécrable de la Directrice!

Un jour, elle m'avait prié brusquement de

quitter le Chœur de Chants - J'en fus surprise, émue, mais je donnais tout naturellement mes cahiers de musique à la Surveillante qui me remplaçait - Son travail de copiste en fut simplifié... Elle semble fort étonnée de mon geste -

Marie-Louise souffrait plus que nous de ces "persécutions" de la Directrice, qui je l'ai dit abusait des sanctions collectives. Marie-Louise n'a jamais su se divertir ! Pourtant, ayant son Brevet, Renée avait décidé pour elle, qu'elle se spécialiserait en musique, et en cette dernière année de pension, elle fit de longues heures d'étude de piano... Ceci était une distraction hors série ! Puis chaque dimanche soir, nous nous retrouvions toutes les trois pour relire ensemble le courrier de Marcelle et de Jean. Celui-ci écrivait très régulièrement... Il était encore à "l'arrière" du front disait-il, et un peu moins "exposé" On essayait de se rassurer sur sa vie.

Pour affermir cette assurance, je m'étais fixé pour lui des prières régulières : Le Chapelet

C'était le jour de mes petits élèves ! Le premier qui arrivait en classe, détachait le feuillet du jour précédent, et me l'offrait ! Il apprenait ainsi et le jour de la semaine et la date du mois !

m'offrait silence et discrétion. Je demandais pour ce jeune chef, courage, force et protection. Je soupçonnais quelle maîtrise il fallait avoir pour entraîner des hommes à l'assaut ... à la mort ... Je récitais donc certains psaumes que j'aimais, et quotidiennement je faisais "mon chemin de Croix". ... J'ai eu, très fortuitement, découvert toute la plénitude des psaumes, de certains surtout ! ... Chaque année, le libraire qui fournissait livres et cahiers à notre Maison, offrait aux classes, un éphéméride de bonne taille ! Cette année-là chaque feuillet, sous le quantième du mois, portait un verset des psaumes : certains de ces versets étaient si beaux, si conforme aux désirs du cœur, que j'ai voulu connaître tout le psautier. Depuis lors ma prière s'élève souvent à Dieu par le texte divin des psaumes ! ... Pas de sentimentalité !

Puis, je l'ai dit, je "fais au" "mon chemin de Croix" - C'est là une prière très oubliée, et qui semble tout à fait "rétro" - Elle était alors familière ... toutes les églises, les moindres chapelles,

Le Cardinal Ratzinger. Vain d'écrite

offraient aux fidèles, le long de leur mur, l'image  
des quatorze "stations" de la passion du Christ.  
images sculptées ou peintes. Le texte de prières  
harmonisées à chaque station venait encore de  
Bossuet... Je le modifiais à mon gré ! -

Je n'étais pas seule à vivre de mon  
travail et de mes prières dans cette atmosphère  
d'angoisse... Germaine pleurait plusieurs  
cousins germains; Marie aussi... La ma-  
jorité de nos bonnes relations "portait le  
deuil". Geneviève, porte-parole des nouvelles  
de la ville, ne savait nous annoncer que des  
morts! - Comment, dans cette ambiance,  
s'arrêter aux mesquineries de notre vie  
communautaire, et aux "scènes" qui illustraient  
certaines de nos journées. Renée, cette année-là  
avait une classe d'élèves très vives, très  
intelligentes: la préparation de ses cours  
absorbait toute sa vitalité intellectuelle.

Nos vacances de Noël et de Pôques  
à la Maison furent tristes. Marie était partie

rejoindre sa sœur aînée à Paris pour préparer une  
licence lettré-grec. Marcelle, et nous pendant les  
vacances, allions souvent voir son vieux père, assez  
solitaire dans sa ville. — Je ne comprenais pas  
la décision de Marie.

À partir de Pognes notre inquiétude au sujet  
de Jean se faisait plus intense. Il nous avait donné  
l'espoir d'une "permission" (9.9. jours en famille)  
à Noël. Puisse Pognes, espoir déçu qui  
faisait tout craindre. Ses petites cartes hebdo-  
madaires étaient très le coupures. Qui était-il  
en Champagne? dans le Nord? Nul ne savait.

Papa et Marcelle avaient réintégré  
le Sologne dès après Pognes. À partir de la mi-  
juin le courrier n'apporte plus la carte régulière  
de Jean, ni chez Papa, ni à Bourg? On essayait  
de part et d'autre de se rassurer malgré tout!

Je ne me souviens plus de cette fin d'année  
scolaire; après la séance de "la Distribution des Prix"  
notre hâte fut de préparer notre départ...  
Nous partîmes dès le 20 juillet: depuis un mois

déjà, aucune carte ne nous était parvenue "du front"

Arrivés à Selbris, c'était un des fermiers qui nous attendait en gare. Pourquoi Papa n'était-il pas venu lui-même comme à l'accoutumé?

Il n'aimait pas que d'autre que lui, conduise son cheval favori, Polka! - Dans le silence, nous avons franchi les 12 kms qui nous séparaient de la Maison. A notre arrivée, Marcelle éclata en sanglots - - "Il fallait se rendre à l'évidence, Jean avait été "tué au front" - Nous n'avons pas vu Pepe ce soir-là, il restait enfermé dans son bureau! -

Quand plusieurs jours après notre arrivée Marcelle put parler, elle nous certifia que Jean avait été tué sur le coup, le 15 Juin au petit matin, alors qu'il quittait la ligne de feu, et qu'en rase campagne, il rejoignait "l'arrière" Peu à peu, elle nous donna des précisions... Je transcris toutes ses paroles. Pourrais-je les oublier?  
« Le 18 Juin au lever du jour, Marcelle fut réveillée en sursaut par l'éclatement d'une bombe

Nous avions engagé une petite jeune fille  
à demeure pour soulager notre vieille Marguerite  
quand nous arrivions en vacances, et surtout  
quand s'annonçait la période de Chasse!  
"Gladie" déformation de Claudie était très  
gentille mais bien simplette

<sup>(1)</sup> Beaucoup de communes en France étaient dirigées par une  
municipalité anticléricale... C'était un état d'esprit presque général.

et la voir altérée de Jean l'appela par deux fois -  
Atterrée, elle se précipite chez Papa qui n'avait  
rien entendu. Il voulut rassurer Marcelle, mais  
celle-ci insista pour qu'il se lève et fasse un  
tour dans le jardin... ce qu'il fit. Il inspecta  
toutes les dépendances et visita toutes les parties  
du clos. Tout était bien tranquille.

Marcelle regagne son lit très troublée.  
À partir de ce jour, Papa devint silencieux,  
et inquiet. Dans leur longue promenade  
journalière à travers les bois, ils ne trouvaient  
sous deux, rien à se dire... le courrier aussi  
restait silencieux...

À la mi-Juillet, en repartant de leur  
promenade, la petite bonne "Gladie"<sup>(1)</sup>, -dit  
à Papa, avoir reçu le garde-Champêtre qui  
lui avait remis un papier... Ce papier, elle  
l'avait déposé sur le bureau...

C'est ainsi que Papa apprit le mort  
de son fils unique, brutalement!  
Le Maire de Pierrefitte, <sup>anticléricale plutôt</sup> socialiste, détestait

Quelques jours au paradis, Papa avait demandé au Maire des tickets de pain pour une famille de Parisiens qui lui avait demandé de les héberger deux semaines afin de préparer leur installation chez des cousins. Le Maire avait refusé disant à Pope « Nourrissez-les avec du pain béni puisque vous allez à la messe » - Refus incroyable en ce temps de misère... où le Gouvernement parlait sans cesse d'union sacrée" - Il est certain que les campagnes aidaient beaucoup les villes, et ce genre d'attitude était très rare! -

Papa, il avait reçu le matin même l'avis de décès de Jean, et plutôt que de venir lui-même, comme tous les maires le faisaient par compassion, il avait remis cet avis au garde Champêtre. Le mort était fixé au 18 Juin au matin.

Marcelle n'avait pas eu la force de nous écrire -

Après notre arrivée, le facteur apporte un important courrier: des officiers qui avaient vécu cette année avec Jean, de ses camarades, de ses amis, de ses professeurs de Charolles..

Renée apaisait sa peine en nous lisant toutes ces lettres auxquelles elle répondait ponctuellement. - De Bourg aussi arrivaient les condoléances des prêtres, des professeurs, des Parents et des élèves! - Seule, notre Direction s'enferme dans un silence absolu! -

Les lettres des militaires nous donnaient des détails sur l'évènement: Jean avait passé 8 jours en première ligne pour "tenir" et résister à la pression de l'ennemi

La section avait été relevée dès les premières lueurs de l'aube le 18 Juin --- c'est là qu'un obus avait éclaté, et qu'un éclat avait atteint Jean à la nuque... Il parlait tranquillement avec un sous lieutenant, revenant avec lui "au repos".

Ce camarade avait eu le bras arraché, moi Jean avant de tomber avait eu le temps de dire "ne me quitte pas" -

Ces détails étaient donnés en partie par une grande lettre du Colonel du Régiment qui voulait à tout prix consoler Pope et sa famille : il indignait que Jean avait été inhumé dans une propriété particulière près de Reims, il fixait exactement le lieu et envoyait une photo de la tombe.

D'autres détails étaient écrits par le sous-lieutenant blessé en même temps que Jean et soigné à l'hôpital St Luc à Lyon. René a tout de suite répondu qu'en rentrant à Bourg fin septembre nous nous arrêterions à Lyon. Cette perspective était consolante... Nous ne pouvions envisager un déplacement dans l'immédiat, les voyages

devenant de plus en plus difficiles: La pression des armées allemandes sur l'Aisne, la Marne, la crainte d'un siège de Paris faisaient refluer les populations de l'Est sur le Centre de la France.

C'est ainsi que Marie, et sa sœur aînée sont venues nous rejoindre. Elles aussi fuyaient la Capitale en danger, et fuyaient aussi le spectre de la famine qui les menaçait. L'aînée de Marie, Marguerite, d'une quarantaine d'années, très instruite, bavardait sans arrêt. Était-elle indifférente à notre deuil, voulait-elle nous distraire ?? ... Elle me lassait, je n'osais plus pleurer parfois toute seule dans ma chambre. Nous avions repris nos longs voiles de crêpe, et Pope faisait célébrer un office solennel à "la mémoire" de Jean. Ce mot m'était odieux! Tout le village bien sûr remplissait l'église = sans larmes, il fallait tendre le main et remercier à la sortie de la cérémonie!

Pope nous acheta alors nos bicyclettes - Elles étaient en effet plus utiles en Sologne, terrain plat qu'à M<sup>r</sup> S<sup>r</sup> Vincent où les descentes étaient dangereuses.

Renée et Marie - ne voulaient pas que nous chagrions  
nous laisse inactives... M. Louise allait étudier chaque  
jour son piano, à l'école libre, chez les religieuses qui  
l'accueillaient à bras ouverts, parfois elle remplaçait  
l'une d'elles à l'harmonium, le dimanche.

J'accompagnais aussi M. Louise pour des cours de  
latin chez le Curé du village voisin. Ancien professeur  
très érudit, avec le latin, il nous faisait toute-  
dent sur l'étymologie. Le Sologne, le Berry, la Tour-  
raine surtout, s'exprimaient avec des mots étranges  
ou vocifères de la Bourgogne. Il nous parlait aussi de la men-  
talité des régions nommées, leurs coutumes, leurs  
mœurs, n'étaient pas celles de notre pays d'ori-  
gine. Grâce à nos bicyclettes, Marie Louise et  
moi entendions de beaux cours.

Puis Renée prit la résolution de quitter le  
Pensionnat. Elle voulait pour elle, pour moi, une  
année de détente, de réflexion, et prévoir un  
avenir d'enseignante, bien sûr, mais dans un milieu  
plus évolué, plus humain aussi! - Elle le signifia  
à notre Directrice, en notifiant toutefois que nous

repris nos classes en octobre 18 parce qu'il était trop tard pour mettre l'institution en difficulté par une défection immédiate. Aucune réponse à cette lettre sévère ne nous fut adressée. Mais l'attendions nous?

Dès le début de septembre l'ouverture de la chasse rapporte q. q. directions à Pepe et beaucoup de travail pour nous. Pepe avait invité quelques amis qui, pour un jour, amenaient leurs amis. — En raison de la guerre, les bois, peu courus, abritaient un gibier nombreux et divers. — Perdrix, faisans, lièvre, lapins, lapins surtout; puis renard... et toutes les "sauvagesines!" — Pour nous, c'était le temps de dépouiller, de plumer. Renée et Marcelle étaient bonne cuisinière et Pepe était toujours en une bonne cave.

Pepe se détendait en recevant ses amis. Le plus cher de tous, et de longue date, était M<sup>e</sup> Durnet, avocat à la Cour d'Appel de Dijon et bâtonnier. La délicatesse de ses sentiments, le charme exquis de sa parole en faisait un hôte agréable. Il savait "parler" à Pepe. Lui

aussi avait connu un deuil cruel dont il parlait peu. Jeune, il avait épousé une femme riche et fort belle (je crois la fille du Préfet de Dijon) - Il avait eu deux enfants, une fille qu'il chérissait, et un garçon (un fruit sec, nous disait-il. Le garçon n'avait pas réussi dans ses études). Quand les enfants eurent une dizaine d'années, les parents voulurent divorcer. Au début de cette procédure la fillette, à chaque week-end se rendait chez sa grand mère par un petit trottoir, aux environs de Dijon. Ce jour là, elle emmenait son jeune chien. Arrivée à la station, le bête voulut traverser les rails, l'enfant se précipite pour le retenir, et fut happée par la machine, tuée sur le coup! On vint prévenir M<sup>me</sup> Durnet qui était en joyeuse compagnie au café de "la Rotonde". Le coup fut terrible, le divorce stoppé!

M<sup>me</sup> Durnet pouvait comprendre Pepe!  
Nous le recevions - des semaines entières tant il aimait cueillir les bois! Il reparaissait le soir fourbu, alors que Pepe, - du même âge, restait frais et dispos.  
C'est M<sup>me</sup> Durnet qui nous dit un jour: « Oh!

qu'il fait bon de vivre en famille avec toutes ces jeunes filles qui ne pensent jamais à flirter! »

La conversation de M<sup>e</sup> Durnet était passionnante... Il contait certaines de ses plaidoiries à la Cour d'Assise... il disait tout... avec des mots si choisis que les situations les plus scabreuses ne choquaient pas nos oreilles! - Bassuet était son orateur de prédilection - Je le vois, un soir, après le dessert, se lever et déclamer l'oraison funèbre d'Henriette d'...

« Celui qui règne dans les Cieux, et de qui relève tous les empires, à qui appartient la Gloire, la Majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de terribles leçons. »

J'entends encore les inflexions de sa voix! Renée, qui discutait tant avec lui, avoua, après les applaudissements émus des convives, qu'elle n'avait jamais porté ses élèves à un tel degré d'admiration pour l'œuvre de Bassuet.

M<sup>e</sup> Durnet conclut alors que si l'archevêque de Paris lui avait promis la chaire de Notre Dame,

il se serait fait prêche tout de suite!!! —

Il est certain qu'il aimait "plaider". Son talent subjugait ses auditeurs, au tribunal, disait-on!

M<sup>me</sup> Durmet était l'oncle de Gaston Gérard — oncle à la mode de Bretagne, jecrois — Il amène celui-ci, à chasser chez Papa! — C'est alors que nous l'avons connu

Il amène aussi un jour M<sup>me</sup> Durmet — Celle-ci m'a semblé assez futile, et bien incapable de comprendre et d'admirer les dons de son mari — J'aurais oublié son visage, sa silhouette, si un incident n'avait retenu mon attention — Oui, elle était encore une bien belle femme et fort élégante — Mais préoccupée par ses toilettes, et ses fards! —

Les chasseurs retournaient toujours à la tombée de la nuit, Papa y tenait: En arrivant ces messieurs devaient casser leur fusil, et donner leur chien aux gardes... Or il arriva, une fois que les chasseurs tardaient à revenir, les minutes, les quart d'heures passaient et on n'entendait au loin ni le voir des hommes, ni les aboiements joyeux des chiens. Que se passait-il?... Nous étions naïvement

inquiètes et M<sup>me</sup> Durnet partageait notre angoisse --  
« Les accidents sont si vite arrivés! » --

Soudain les voix et les rires des hommes annon-  
cèrent le retour. Avec nos lanternes M<sup>me</sup> Durnet et  
moi allons à leur rencontre. Pas de doute: « aucun  
accident n'était arrivé! » = sans presser le pas,  
très joyeux, ils semblaient tous s'abandonner à  
la douceur de la nuit. Nous allions nous mêler  
à eux (ils étaient une huitaine) et revenir à leur  
rythme, quand M<sup>me</sup> Durnet se précipita sur son  
mari, et l'embrassant lui dit d'une voix  
criarde et pleurarde - « Oh! pourquoi ce retard?  
Je sais bien que depuis notre accident, je  
reste folle d'inquiétude! » -- Ce rappel brutal  
imprévu de la mort de la fillette, en cet instant  
d'heureuse détente, fut une douche pour  
l'intéressé et nous tous... le silence s'établit  
jusqu'à l'arrivée à la maison -- Là, Papa  
nous expliqua que la soif (il faisait chaud ce  
jour-là) avait incité ces Messieurs à euter dans  
une ferme pour se désaltérer... Mais la

"patrone" leur avait offert saucisson et fromage  
frais et ils s'étaient attelés... en oubliant l'heure  
... Le souper fut rapide ce soir-là.

Dans mon cœur, j'ai maudie cette "pleurnicherie"  
"artificielle", et le manque d'intuition de cette femme qui  
n'avait pas su respecter la détente heureuse de son mari!  
Les vacances approchaient. L'annonce allemande sur

Paris avait été stoppée, et l'Est de la France semblait  
se dégrader peu à peu. Nous n'entendions plus, dans  
le petit métro le canon tonner autour de Paris. Que  
ces grondements, si lointains soient-ils, m'étaient  
douloureux! — Marie avait rejoint la capitale  
pour organiser son travail et achever la préparation  
de sa licence latin-grec! — Nous, nous préparions  
notre départ pour le dernier jour de septembre.

Mais une étrange rumeur circulait  
en France: une maladie infectieuse, appelée  
"grippe espagnole" se propageait dans les villes,  
atteignait principalement les hôpitaux, et commen-  
çait à occasionner de nombreux morts! — Le village  
la région n'étant pas atteints nous étions un peu  
septique sur ce danger, et nous nous embarquions

pour Lyon : Nous allions revoir ce camarade de Jean qui nous "attendait avec émotion" disait-il dans sa dernière lettre. Nous aussi étions bien émues.

En arrivant à l'hôpital, une religieuse nous fit entrer au parloir et nous dit d'attendre le Supérieur. ... Celle-ci vint et nous dit avec précaution que le sous-lieutenant était mort la veille de la "groupe espagnole" qui ravageait la ville et les hôpitaux. "Le militaire - était-ce notre parent?" était très affaibli par sa blessure qui se guérissait mal ... en 9. 9. jours il avait été emporté - Elle nous mena prier près de son cercueil. ... Déjà on ensevelissait très vite les morts pour les mener sans cérémonie au cimetière -

Nous arrivions à Bourg le cœur lourd, et l'on apprenait les premiers méfaits de l'épidémie. Néanmoins le retour de tous les établissements scolaires se fit normalement. Mais au bout de quelques jours, professeurs, externes et internes s'éloignaient petit à petit - ... Le Maire ordonnait la fermeture des cinémas, puis des cafés, puis

des églises (tout lieu de réunion!) et bien sûr en premier lieu des écoles! pour une durée indéterminée. Dans notre institution, le fléau ne fit aucune victime, <sup>1 mortelle</sup> mais nous exprimions le mort de quelques personnes connues dont mon amie, Marguerite! -

Nous n'avions que la solution de retourner en famille - Marcelle nous accueillit avec joie - Le village ne connaissait aucun cas de "grippe"

En fait, j'ai donc vécu quatre grands mois en Sologne, ce qui ne m'était jamais arrivé. Je pris alors davantage conscience du village, et de tout son entourage. - J'ai appris à connaître les gens! Nous reprenions, Marie-Louise et moi, nos "leçons de latin", mais nous prolongions ce "cours", par des conversations intéressantes sur les moeurs de cette population: ... arriérée..., le plus part des adultes ne savaient plus lire et écrire, - religieuse à sa façon, où la superstition se mêlait à notre liturgie... Le curé nous expliqua que l'église avait "élevé" cette mentalité, en l'associant à des prières dont l'efficacité était reconnue. Il nous montra ce

recueil de prières accompagnées de rites, de bénédictions. Ainsi à chaque baptême, le curé lisait sur l'enfant le prologue de St Jean « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu » pour préserver le poupon de la danse de St Guy, désordres nerveux fréquents chez les Trébés! --- D'autres oraisons se recitaient sur les troupeaux de moutons, pour les protéger ou les guérir des épidémies propres à leur race = Médorine, notre bergère, grosse femme très apparentée à la Samaritaine de l'évangile, qui soignait les agneaux et les brebis avec un amour (oui!) attentif, et infatigable, recourait aux prières du prêtre à chaque naissance, et à chaque menace de maladie. Elle me racontait <sup>l'histoire</sup> que le fermier de x, qui s'était moqué des prières du Curé, avait vu tout son troupeau décimé. Tout le village avait la foi de Médorine.

Il y avait plus : Chaque village prenait soin de deux ou trois femmes "prieuses". Quand quelqu'un tombait malade, la famille envoyait deux "prieuses" en pèlerinage, dans une chapelle désignée.

Ces femmes, de noir habillées, revêtaient leur cape et capuchon arrondi, en tout point semblable aux mantes du Moyen âge, que portent les pleureuses sculptées sur les tombeaux. Elles allaient à pied. — Si le malade guérissait, s'il mourait, on se résignait de la même façon. — Tout au début de notre vie en Solagne, nous osions être sceptiques, mais les faits étaient là, indiscutables, et m. le Curé lui-même ne se serait pas permis de "raisonner" là-dessus. René aimait Denise, la fille de notre fermière Clémentine. — Denise dès sa douzième année avait été "placée" chez un médecin. A 18 ans, elle s'était mariée et avait eu deux petites filles assez proches l'une de l'autre. Un jour, elle amène à sa mère ses deux bébés qui toussaient à fendre l'âme. — "Les enfants ont la Coqueluche" lui dit René. Le Père appelle le médecin qui avait servi Denise. Celui-ci confirme le diagnostic de René, et donne une ordonnance. — Denise, comme Clémentine rejettent l'ordonnance et firent appel aux "prièuses". — Deux jours plus tard, les

enfants ne toussaient plus! - Or dans ce temps-là, les  
coqueluches, même bien soignées aurait dit Maman,  
duraient au moins trois semaines! -

Un autre fait plus spectaculaire: Clémentine  
avait eu 8 enfants, et à chaque naissance, elle pre-  
nait un nouveau-né de "l'Assistance publique" -  
(Le Dologne était l'asile des petits parisiens abandonnés!  
Elle avait ainsi de "l'argent frais" si j'ose dire, rare  
en Dologne. Clémentine aimait et soignait  
! ces bébés autant que les siens; l'inspecteur  
disait à Pope combien il estimait cette mère.  
C'est alors qu'il le pria de prendre un  
garçonnet de 14 ans, malingre, dans le  
desir que la campagne et les soins de Clémén-  
tine revigorerait l'adolescent. Celui-ci souffrait  
"d'humour froide", on appelait ainsi une  
infection des ganglions du cou, lesquels sup-  
puraient. Clémentine accepta; le garçon était  
gentil, et aidait autant qu'il pouvait aux  
menus travaux de la ferme... Mais il  
fallait chaque jour, soigner la plaie du cou!

Or, il y avait à une trentaine de kilomètres du village un "marcou". Tout le monde savait cela : le marcou était le 7<sup>e</sup> garçon d'une famille, - il fallait que les 7 garçons soient sans interruption de filles, et ce 7<sup>e</sup> apportait en naissant le don de guérir les maladies, particulièrement l'infection sigonée, genre d'érouelles, en fait. Clémentine l'asse de soigner un mal qui ne guérissait <sup>pas</sup> se mit à supplier Pepe de conduire ce fils adoptif au marcou. Pepe se faisait tirer l'oreille : il répugnait à demander à son cheval un si long trajet, aller et retour dans la même journée ! Papa ménageait beaucoup ses chevaux.

En fin il céda aux prières de sa fermière, et de bon matin, il partit avec le garçon. Le soir, il le ramenait, guéri ! Oui, la plaie était refermée, et n'exigeait plus aucun soin.

Ce Marcou, nous dit Pepe, était un

homme très distingué, d'une cinquantaine d'années, célibataire, habitant un manoir - Papa ne sut pas quelles prières, quelles bénédictions il fit sur le malade; mais tout de même surpris d'une guérison si rapide, il s'abstint de tout commentaire: il restait respectueux du fait! - Renée aussi demeurait perplexe et silencieuse - Clémentine trouva la chose "naturelle" - Marguerite aussi qui avait vu partir Papa avec le garçon, le vit revenir le cou dérapé de tout pansement - "8h bien maintenant, lui dit-elle, va vite chez ta mère" - Nulle surprise pour elle que ce meurt-être!

Pourtant, le mort rôdait aussi fréquemment dans ces villages où l'hygiène élémentaire était ignorée. Elle était acceptée avec la même simplicité qu'une guérison. Je me souviens du décès d'une de nos jeunes fermières, emportée par la fièvre puerpérale après la naissance de son premier bébé. Ces fièvres la faisaient beaucoup de ravages, parce que la

Le village aurait été scandalisé si nous quatre,  
nous n'arrivions pas assister à toutes les funérailles

Papa-femme ne prenait aucune précaution de  
propreté! attristé, très attristé, l'entourage ne ma-  
nifestait aucune réprobation, on acceptait! -  
Selon le coutume, nous sommes allés donner  
"de l'eau bénite" à la pauvre défunte, étendue  
sur un lit, dans la cuisine sombre, le poupon  
dormait dans une corbeille, non loin du lit.  
Puis le lendemain, Papa conduisait le deuil  
près du clergé; et nous, dans le convoi, derrière  
la famille, avons marché lentement, franchis-  
sant les 2 ou 3 kilomètres qui séparaient la  
ferme de l'église!

Quand l'une des jeunes filles de  
nos fermes se mariait, c'était le Maître,  
Papa, qui conduisait la mariée à l'église -  
Papa ne se déroba jamais à ce genre  
d'obligation... ancestrale!

On dansait beaucoup au village;  
le moindre fête, les mariages étaient une  
occasion pour se réunir et danser. Il s'en  
suivait que bien des filles faisaient  
« quasimode avant Pègues » - Alors c'était  
l'occasion de fréquentes disputes: la fille qui  
ne voulait pas "être déshonorée" exigeait le

Ces mariages se faisaient toujours lieu en grandes pompes et la mariée portait noblement, même avec une taille arrondie, longue robe blanche, long voile et bouquet de fleurs d'orange sur la tête. Le cortège allait ainsi à l'église, musique en tête... Le soir on banquetait, on dansait, et la vie continuait.

N'oublions pas que nous étions au début du XX<sup>e</sup> siècle, et que la "permisivité" comme dit Jean Paul II n'avait pas cours en Bourgogne dans ce temps-là!

C'est ainsi que je compris, et me le tint pour dit!

le mariage. Le garçon était souvent réticent, et la villegé assistait à des pelabres qui le réjouissaient. Mais ces pelabres ne tournaient jamais au drame, car, l'épimôn publique aidant, le mariage avait toujours lieu, parfois juste avant la naissance attendue! - Il arrive qu'une fois, (une seule à ma connaissance) le gârs s'entêta dans son refus. La fille désespérée le traduisit devant le juge de Paix... --- Comment <sup>celui-ci</sup> pouvait-il porter un verdict dans un tel cas. L'accusé affirmait n'être pour rien dans cette naissance future... ---

Quand le juge de Paix vint voir Pape, il lui raconte que <sup>la</sup> plaignante, aux abois, s'était jeté à ses genoux, et croisant ses deux index lui avait crié: « j'en fais le crois, M<sup>r</sup> le Juge, j'en fais le crois... je jure que c'est lui --- » - Le juge essaya de raisonner le jeune homme... le mariage n'eut pas lieu!... Etourdiment j'ai raconté cet incident à notre vieille Marguerite: son visage se ferma, net, elle ne prononça pas une parole. Ne voulait-elle pas se mêler de cette querelle??? Je crois plutôt qu'elle trouva indécemment que moi-même j'en parle!

Marguerite avec ses soeurs était déjà une petite  
vieille assez retentée; elle habitait avec son frère Charles  
- tous deux célibataires - à l'extrémité de la maison qui  
communiquait avec notre rez de chaussée. Marguerite ne  
profitait guère de ce passage, elle préférait venir par l'ex-  
terieur - Les portes n'étaient jamais fermées, même  
la nuit, car la Maison ne comportait aucune cu-  
verture sur la rue, sauf les fenêtres, bien entendu -  
Pour sortir, il fallait franchir la petite porte qui  
faisait vibrer le cloche - Les voitures entraient par  
le grand portail proche du portillon.

Quand elle n'était pas à la maison, Margue-  
rite vivait dans sa cuisine, souvent assise près de  
la cheminée, sur une chaise basse. Elle entretenait  
ainsi son feu de bois, jamais ardent - Un pot  
de terre près des cendres chaudes, lui procurait  
sans cesse de l'eau chaude, elle y faisait aussi  
bouillir sa soupe - Elle vivait de peu - Jamais de  
viande, des légumes pris au jardin, des pommes  
de terre fournies par les fermes, et du laitage.  
Ses parents, déjà vivaient là - A six ans, me

racontait. elle, elle avait été placée "en maître" pour garder  
quelques moutons. Nourrie elle le "Maître", elle se rappelait  
avoir eu faim, car on mangeait autour de la table, sans  
assiettes; on apportait le bouet (f. de dia) dans un  
récipient au milieu de la table, et avec cuiller et four-  
chette, chacun piochait dans le plat. Marguerite,  
trop petite de taille, n'arrivait pas à prendre quel-  
que chose, et se contentait souvent de son pain! -  
Que recevait ses parents pour le service de leur fille,  
elle l'ignorait ---

À la mort de ses parents, elle "garda" elle-  
même la Maison avec son frère

La propriété appartenait alors à un comte.  
Celui-ci était bonni de France pour avoir participé  
à un duel - Il venait, parfois, le soir, en grand  
secret, pour toucher ses fermages, et servir ses gens.  
C'est de ce Comte que Pope avait acheté le do-  
maine, en gardant tout le personnel en place.

Marguerite restait vive et alerte. Elle  
allait et venait dans la Maison et fourbissait la  
cuisine, avec célérité. - On n'avait pas à le com-  
mander, elle voyait le travail à faire! Elle  
refusait de prendre tout repas avec nous.

Mais elle nous aimait bien. Chaque soir, à la tombée de la nuit, elle venait faire son petit tour, savoir si nous n'avions "besoin de rien", puis elle montait dans la chambre de Papa pour "faire se cou-verture." J'allais de temps en temps m'asseoir près d'elle à sa cuisine, cette cuisine avait une porte qui donnait sur la place de l'église... j'en profitais pour aller "faire ma visite au Saint Secrement" ce qui m'évitait de passer par notre portillon dont le sonnette alertait tout le monde. Marguerite n'aimait pas cette sortie - « Mademoiselle n'a pas à sortir seule ainsi... Monsieur ne veut pas... » et pourtant Marguerite me voyait entrer par la porte latérale de l'église, et m'en voyait ressortir... mais je bravais les usages! -

Charles était tout le contraire de se soeur Bongon, lent au travail, traînant les pieds, il était doux avec les chevaux, et les saignait bien, mais avec nonchalance. Je crois que sa nourriture qui contenait à se soeur, était la cause principale de sa paresse.... Papa aurait voulu qu'il boive

un peu de vin -- Pope avait trouvé Charles, un jour,  
fauchant assis! -- Mais Marguerite s'opposait  
farouchement à ce qu'on change leur alimentation.

Pope lui permettait parfois de nous mener  
en voiture à la ville voisine; mais jamais il  
n'arrivait à faire trotter le cheval!

Une scène me reste en mémoire: Papa  
avait demandé à Charles d'atteler Polka pendant  
qu'il allait s'habiller -- Il était pressé --

Charles avait déjà eu quelque peine à faire entrer  
Polka dans les brancards, mais il lui devenait  
impossible de lui passer le collier et le mors -- À  
chaque essai, la bête se dressait sur ses pieds  
de derrière et Charles ne pouvait atteindre sa  
tête -- Il flottait le cheval qui revenait à l'équilibre,  
mais dès qu'il réessayait de l'équiper, Polka  
recommençait son manège -- De sa fenêtre,  
Pope vit la scène -- Il cria "Polka" -- Aussitôt  
celle-ci se remit sur ses quatre pieds et Charles  
put faire sa besogne -- Le cheval frémissait  
d'impétience -- on voyait les frissons de son  
pelage,

mais il sentait le regard du maître, et bon gré  
malgré, se laissa harnacher. Pepe descendit,  
caresse le dos de l'animal, lui donne son  
sucre, et apaisée, Polka emmène son maître.

Je pense souvent que bien des enfants  
devraient, ainsi, obéir spontanément à la seule  
voix de leurs Parents! -

Un autre souvenir de Polka me revient  
à l'esprit - Le cheval était en liberté dans le cour  
attendant, sans doute, d'être attelé - Je lui portais  
un sucre, mais au lieu de le lui laisser prendre  
dans ma main, je reculais... la bête me  
suivit, suivit plutôt ma main tendue... Amusé  
je reculais encore, montais les quatre marches  
du perron, entra dans le vestibule, dans  
la cuisine, tenant toujours le sucre dans ma  
main - J'eus <sup>l'envie</sup> la surprise, et le joie, de voir  
Polka me suivre jusqu'à l'intérieur de la  
maison... Je l'en récompensais... C'est alors  
que je pris conscience de la difficulté que  
j'aurais à le faire sortir; la cuisine était

pointent grande, mais comment faire se retourner  
le cheval --- J'appelai Pepe, bien décidée à  
supporter sa colère... Pepe d'abord rit de bon cœur.  
Il fit donc sortir l'animal à reculons, et Polka  
obéit sans broncher. Mais arrivée à l'escalier,  
elle se refuse à descendre... Ors qu'elle sentait  
son sebot dans le vide de la première marche  
elle refluait au vestibule. Tapa avec une  
patience rare chez lui, recommença dix fois,  
vingt fois le recul, inutilement. Il envoya alors  
chercher un des fermiers, et les deux hommes  
toujours avec cette patience inlassable arri-  
vèrent à remettre Polka en pleine air: pen-  
dant que Tapa tenait et dirigeait son cheval,  
le fermier mit sa main sous le sebot <sup>par la tête</sup> du pied  
et le posa doucement sur l'escalier; il recom-  
-mença l'opération pour les quatre marches.  
Pepe tout heureux de cette réussite m'en oublia!

Les hommes sont très patients avec  
les bêtes domestiques, pourquoi ne le sont-ils  
pas avec les gens? --- Je faisais un jour cette

remarque à notre médecin... « Je n'en ai jamais vu  
un médecin se pencher sur un "malade",  
avec la douceur, la patience, presque la ten-  
dresse que montre un vétérinaire devant un  
animal souffrant. -- -- --

— « C'est parce que les bêtes ne parlent  
pas me dit-il, avec ironie !

// Je me suis étendue sur mes souvenirs  
de Sologno et les ai groupés, bien que, sans doute, ils  
se soient étalés sur plusieurs années. --

Je reviens à ces vacances de 1918 qui furent  
longues, je l'ai dit. — La fête de la Toussaint  
revêtit notre peine secrète. Avec Pope nous  
avons assisté à l'office solennel du jour. Je crois  
que tout le village était derrière nous, et bien serré  
car ce jour-là, pas âme qui vive n'aurait osé se  
dispenser de la messe et des vêpres. Les cérémonies  
étaient plus longues et plus fréquentées ce jour-  
là, que pour la fête de Pâques. Après la messe,  
tous les assistants, le clergé en tête, se rendaient  
en procession au cimetière. — Et là, sur les

(1) Je crois que les religieuses, jusqu'à ces dernières décennies étaient "religieusement analphabètes". M<sup>me</sup> de Sérigné en faisait déjà la remarque quand elle écrivait à M<sup>me</sup> de Grignon de ne point mettre ses filles en pension à la Visitation! « Vous les instruirez mieux vous-même, lui disait-elle, que ne peuvent le faire ces nonnes ignorantes »

deambles, le prêtre multipliait les oraisons et les bénédictions...

En province toutes les familles étaient "religieuses" et "fréquentaient" l'église. Pourquoi n'en profitait-on pas pour les instruire davantage? ... et les laissait-on "croupir" dans une ignorance où germaient bien des superstitions!

Toutes les fillettes du village allaient à l'école libre, l'école des religieuses. L'école laïque n'avait comme élèves que les enfants de l'assistance publique placés au village ou dans les fermes - neutralité gouvernementale exigée!

Les trois religieuses qui dirigeaient l'école ne semblaient guère aptes à former l'intelligence de leurs écolières. D'après leur dire, elles en étaient encore au stade du "par cœur". Le catéchisme, comme la table de multiplication, devait être appris sans erreur possible de mot, ou de chiffres. Jamais un texte ne pouvait être commenté et surtout illustré d'explications! Quand j'ai pris la Direction du "Père Coeur", j'ai reçu en 6<sup>e</sup>

des fillettes qui ne savaient répondre en classe à la maîtresse que par des phrases apprises par cœur.

Et maintenant, en fin de siècle on néglige le développement de la mémoire! — Je peux mesurer les méfaits de ces deux méthodes opposées. — La première méthode, jusqu'à 11 ans, assurait le succès au certificat d'études... avec une écriture impeccable, et une orthographe et un calcul convenables. — Mais, dans ce temps-là, en ville comme en campagne le Certificat d'études était le couronnement de la classe terminale! —

L'enseignement du prêtre et l'église, correspondait à celui des religieuses = le prédicateur, une série de phrases stéréotypées, ne pouvaient instruire des adultes. Par contre, beaucoup de gestes pendant les offices = la Bénédiction de l'assemblée au début, avec le Cœur, les Enfants de Chœur, le prêtre en chape; ce corps constitué faisait le tour des lieux en aspergeant d'eau bénite les rangs des fidèles — Après le retour à la sacristie, le prêtre en chasuble cette fois, venait bénir le pain

(1) Après toutes ces prières surrogatoires, le prêtre prononçait son homélie... en général, commentaire de l'évangile - 15 à 20 minutes!

Au temps du Curé d'Ars (1840 environ) le sermon devait durer une heure! —

qui était présentée à l'autel par des fillettes voilées. Après cette nouvelle bénédiction, le sacristain, en soutane, — il ne le bouffonnait qu'à moitié — s'emparait du pain, ouvrait son couteau, l'essuyait sur sa culotte, et partait à la sacristie. La messe alors commençait, en langue latine bien entendue et animée par les chants en grégorien traditionnel. — Après la lecture de l'évangile, à l'autel en latin, en chœur en français, le prêtre lisait la longue liste des défunts pour lesquels la Paroisse devait prier, suivraient les invocations pour la France et ses armées de Terre et de mer — et enfin se proclamaient les annonces de la semaine: annonce de mariage, trois dimanches consécutifs avec l'avis officiel « Toute personne connaissant des empêchements à ce mariage est priée en conscience de nous en faire part! » — Ces prières et annonces du prône étaient communes à toutes les églises de France, mais à Pierrefitte le Curé les allongea à plaisir!<sup>(2)</sup>

Après quoi, l'offertoire

On se signant au préalable,

(1) En ville la quête était faite par les dames de la Bourgeoisie; dans les grandes cérémonies, officiels, les personnalités masculines se prêtait à cet honneur!

(2) ou son brame à dossier! La pauvreté du village se traduisait surtout dans la pauvreté des meubles. Pas de chaises, des bancs rudimentaires autour de la table. Pas d'armoire, pas de poêle à la cuisine. Tout se mijotait dans ou près de la cheminée.

La pauvreté de la Lorraine venait de ce que chaque village vivait en « économie fermée » le sol peu fertile ne donnait aucune ressource supplémentaire qu'en puisse vendre. S'il y avait abondance, au temps des cerises, des champignons, aucun moyen de transport ne permettait un écoulement rapide de ces produits délicats! - Nous étions à 10 km d'une petite gare!

se déroulait normalement; dès le début du Canon, le Secrétaire sortant de la Sacristie, soutane flottante et dans une grande corbeille offrait le pain béni découpé en petits morceaux - Le pain béni était aussi une coutume générale. On le mangeait à l'église, on en prenait parfois deux ou trois morceaux pour les malades ou les vieillards qui n'avaient pu venir à la messe! L'oublié<sup>(1)</sup> le quête<sup>(2)</sup> qui précédait l'offrande du Pain; ce rôle était donné aux deux plus grands Enfants de Chœur<sup>(3)</sup>

La cérémonie durait au moins 1 heure  $\frac{1}{2}$ . Je pense que les gens s'y reposaient!... et que l'habitude les conduisait dans le paix de l'édifice, où chacun avait bien sa place, sa chaise<sup>(4)</sup>! Personne dans l'assemblée ne se présentait à la Communion, les religieuses, par tradition, je crois, faisaient toujours la communion avant la messe. C'était curieux... mais c'était ainsi!

Je me suis étendue sur cet office dominical qui réunissait un peuple ignorant. Une réforme était nécessaire, mais que fut cette réforme?

Et-t-elle instruit davantage le peuple de Dieu ?  
Oui, "les trois messes des morts" auxquelles il était d'habitude  
d'assister au lendemain des fêtes de la Toussaint, sont  
supprimées actuellement; (une suppression parmi  
d'autres) mais n'a-t-on pas supprimé toute prière  
personnelle ou familiale pour nos défunts ?

..... Après ces jours d'offices douloureux  
à Vivre, Papa dut partir à Paris - René et moi  
l'accompagnèrent. Les trains sans cesse en retard,  
nous amenèrent dans la capitale au début de la  
nuit. Notre hôtel était réservé, mais l'hôtelier  
nous refuse tout repas « Il est trop tard pour faire  
un service » dit-il - Nous nous sommes couchés  
« sans souper » - Au réveil nous avons trouvé une  
ville en fête... les terrasses de café (il faisait un  
beau soleil) étaient prises d'assaut par une foule  
joyeuse portant des petits drapeaux aux trois couleurs.  
Nos armées avançaient à pas de géants vers la  
frontière allemande, l'armistice était proche -  
Nous le savions, nous en étions heureux, mais nous  
ne pouvions pas "jubiler" comme ces parisiens.